

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 21 décembre 1923

Sommaire :

Plaidoyer " pro domo ,,	Abbé R.G. van den Hout
Le problème du chômage en Angleterre	Hilaire Belloc
Léon Bloy	Pierre Termier
Impressions d'ensemble	
sur Mussolini et le fascisme	Norbert Wallez
" L'infirmes aux mains de lumière ,,	Omer Englebert
La Terre de Vision :	
Terra oblivionis	Robert Vallery-Radot
La " Nativité ,, de Ribera	Th. Bondroit
Les idées et les faits : Chronique des idées :	Paul Bourget apologiste,
J. Schyngens. — Rome. — France.	

La Semaine

* Faut-il ratifier l'accord économique avec la France ? Pour le décider il faut tenir compte de notre situation intérieure et de notre situation extérieure. Industriels et commerçants belges jugent le Traité peu favorable, mais si son rejet devait entraîner une crise gouvernementale, ou déclencher une offensive économique française, mieux vaudrait peut-être signer un contrat qui ne nous lie que pour dix-huit mois. Tant de choses peuvent arriver d'ici là ...

* Les élections anglaises ont fait entrer à la Chambre des Communes vingt-quatre catholiques,

sept conservateurs, trois libéraux, onze travaillistes, trois nationalistes irlandais. Voilà bien la preuve qu'il ne faut pas juger les partis anglais à la mesure des nôtres.

Quand donc les socialistes de chez nous se réjouissent bruyamment de la victoire travailliste comme d'un succès de leurs idées, ils nous en content. Le parti socialiste belge est essentiellement matérialiste et anti-clérical. Le Labour party n'est qu'une pièce dans le jeu parlementaire d'une Angleterre hypercapitaliste.

CHOCOLAT
D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE
MARQUE
BELGE

Application générale de l'électricité

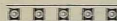
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

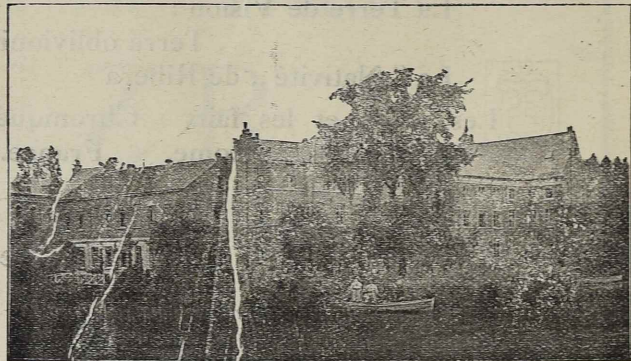


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Plaidoyer pro domo

A l'époque de l'année où nombreux sont ceux qui se demandent : « A quelle revue s'abonner ? » un effort de près de trois ans autorise, nous semble-t-il, un plaidoyer *pro domo*.

Et d'abord, une question directe à nos lecteurs : « Êtes-vous contents de la *Revue Catholique* ? »

Si oui, et nous avons les meilleures raisons de le croire, faites-nous de nouveaux abonnés !

Pourquoi ? Oh ! pas pour que notre « affaire » aille mieux ! Au prix du papier, et au taux de l'abonnement, plus nous avons de lecteurs, plus... la caisse se vide... Mais pour que notre « œuvre » prospère. *La Revue Catholique* est devenue rapidement la revue belge d'intérêt général la plus répandue, mais nous voudrions doubler et même tripler l'élite qui nous lit. Nous avons en ce moment plus de trois mille abonnés. Si ceux qui nous disent, et nous répètent : « la *Revue* est vraiment très bien », le voulaient, nous en aurions quatre ou cinq mille demain. Aux amis qui nous affirment : « Vous faites du bien », nous répondons : Aidez-nous à en faire davantage !

Notre but est connu : donner une nourriture catholique à l'élite catholique du pays. Contribuer à rendre l'intelligence catholique belge plus consciente d'elle-même, plus catholique, plus belge. Exposer toutes les questions — religieuses, politiques, sociales, littéraires, artistiques — en projetant sur elles l'éternelle lumière de nos principes catholiques. Renseigner sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église, pour faire participer davantage les catholiques belges à la vie du corps dont l'Église de Belgique est un membre, afin qu'ils soient plus heureux et plus fiers d'être ce qu'ils sont : les fils dévoués et soumis de l'Épouse du Christ.

Si, à la *Revue Catholique*, nous voulons être catholiques aussi totalement qu'on peut l'être, nous sommes Belges aussi, et de toute notre âme. Nous aimons la Patrie, toute la Patrie, la Flandre comme la Wallonie, qu'une méchante querelle oppose trop souvent l'une à l'autre. Dans une lutte qui met en péril notre unité nationale et qui compromet les intérêts religieux, nous avons fait ce que nous avons pu pour apaiser et concilier en rappelant les principes, en dissipant les malentendus et en combattant tout extrémisme et tout séparatisme. Cette tâche nationale nous continuerons à la remplir.

Notre ligne de conduite ne variera pas. Nous ne faisons qu'une promesse, celle de tâcher de faire mieux. Qu'on nous juge sur ce que nous avons produit. Notre-Seigneur a visiblement béni une œuvre entreprise uniquement — qu'on nous permette de le répéter encore — pour qu'Il soit mieux

connu et davantage aimé dans une Belgique plus unie et plus belle. En moins de trois ans nous avons groupé deux et trois fois plus d'abonnés que n'en ont les revues qui existaient quand nous sommes entrés en lice. Le champ de l'action intellectuelle est très vaste. Il y a place pour quiconque veut s'y dépenser. Si nous demandons à l'élite catholique de Belgique de soutenir *notre* « apostolat » intellectuel de préférence à tout autre, c'est que nous avons conscience d'être « le seul organe résolument et complètement catholique » pour reprendre les paroles du regretté Mgr Crooij dont la haute bienveillance nous était si précieuse.

Les Belges sont malheureusement très divisés sur les problèmes essentiels de la destinée des individus et des peuples. Beaucoup de compatriotes sont indifférents à nos croyances quand ils n'y sont pas résolument hostiles.

Pour vivre en paix dans une Patrie dont tous les enfants ont des intérêts communs, il faut, non pas que catholiques ou non-catholiques abdiquent quoi que ce soit de leurs idées, il faut être soi, se respecter les uns les autres, s'entendre. Des témoignages éminents veulent bien nous assurer que la *Revue Catholique* n'a pas peu contribué depuis trois ans à faire admettre plus aisément *par tous*, le point de vue catholique. Soyons nous-mêmes ! On nous respectera pour notre franchise et notre loyauté. Faisons « admettre » que nous sommes catholiques, comme nous admettons que d'autres ne le soient pas, quitte à le déplorer.

Si nous n'avons aucun respect pour l'erreur, nous aimons tous ceux que la Providence nous a donnés pour compatriotes et c'est peut-être chez nous, les catholiques les plus entiers, que l'on trouvera le plus de tolérance...

Ce n'est pas ici que l'on s'est montré « soucieux de permettre l'expression de toute pensée indépendante » à condition de « respecter les forces morales qui, à travers les âges, ont assuré aux Belges une personnalité originale ». Cette rhétorique sonore cache mal une profession de neutralité impossible et stérile.

Le catholicisme a « fait » l'Occident. C'est à lui que la Belgique doit d'être ce qu'elle est. Ce catholicisme n'est pas qu'une « force morale » traditionnelle. Il est la Vérité. Cette Vérité nous voulons la servir, la défendre, la promouvoir. Toute pensée indépendante (?) qui la contredit est fausse.

Catholiques belges, aidez-nous à faire rayonner davantage la Vérité ! Lisez-nous pour la mieux connaître. Faites-nous lire.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

Le problème du chômage en Angleterre

La Ruhr, Corfou, sont des questions de politique étrangère, le chômage est un problème domestique. Beaucoup d'Anglais le connaissent en détail. Tout le monde a pu l'expérimenter, le voir directement et s'en faire une opinion. Et voilà pourquoi, malgré qu'il soit en corrélation étroite avec la politique étrangère, qu'on connaît si mal, il est bien mieux compris qu'elle. Pourtant aucun remède n'a encore été proposé, ou plutôt tous les remèdes proposés n'ont pas résisté à un examen sérieux.

Avant de vouloir corriger un mal, il est nécessaire d'en saisir les causes. Le chômage est le résultat d'une méthode de production bien déterminée. Avec d'autres méthodes il serait inconnu. Ces méthodes auraient leurs désavantages à eux, plus ou moins grands, mais ne causeraient pas la crise de chômage que nous connaissons. Cette crise est un produit du système capitaliste.

Avant d'en entreprendre l'examen, il faut absolument débarrasser l'esprit des « réactions » produites par les mots. Le mot « capitaliste » quand il désigne notre système de production, prend chez la plupart de ceux qui l'emploient, un sens plus ou moins péjoratif, il implique une critique. Quand on veut examiner objectivement une situation économique, il faut absolument se défaire de pareils partis pris.

Que le système capitaliste soit le plus mauvais qui ait jamais été essayé, ou que — comme certains de nos grands ancêtres l'eussent déclaré avec emphase — il soit le meilleur, le plus fécond des systèmes de production (comme le démontre, soi-disant, l'immense extension de richesses qu'on lui doit), peu importe. Quiconque veut étudier sa fonction économique ne doit tenir compte ni de l'opinion des uns ni de celle des autres.

Bon ou mauvais, le capitalisme est le système qui régit la Grande-Bretagne. Si l'on veut le modifier, il faudra le faire prudemment et graduellement, sinon ce serait la catastrophe.

* * *

A la base du système capitaliste il y a ceci : Un article quelconque est produit à un certain coût mesuré en monnaie. Ce prix de revient est fait de matière première et de la subsistance d'un prolétariat libre employé à transformer cette matière première pour en faire des articles finis. Ces deux coûts additionnés, le système capitaliste doit trouver un acheteur pour l'article fini, à un prix supérieur au coût total de la production. Cette marge entre le prix de vente et le prix de revient, c'est le profit. Tout le système actuel fonctionne pour l'obtention de ce but : le profit. Normalement la concurrence réduit ce profit au minimum qu'il faut pour inciter les gens à l'épargne, source de tout capital. On n'épargne que si on espère retirer un intérêt du capital épargné. Mais, que la concurrence réduise ou non le profit à ce minimum sans lequel on n'aurait plus d'intérêt à épargner, il y a que le profit est le but de toute l'affaire. Le but du brasseur en payant ses ouvriers n'est pas qu'ils fabriquent de la bière pour qu'elle soit

bue, mais qu'ils fabriquent de la bière à l'effet de permettre un bénéfice sur la vente de cette bière produite par leur travail. Le but du brasseur est de vendre sa bière à un prix supérieur au coût de la matière première additionnée du salaire payé aux ouvriers, et le même brasseur deviendrait un prohibitionniste aussi ardent que le plus féroce des abstinentes complets si vous lui promettiez une compensation supérieure à ce qu'il gagne en fabriquant de la bière. Le fermier ne paie pas ses ouvriers pour que la communauté ait des vivres en suffisance, mais pour retirer un profit de leur travail. Il en va de même de tous les actes vitaux de la société moderne.

Dans un pareil système deux facteurs contribuent à créer le profit, l'un, la recherche du plus haut prix de vente, l'autre, la recherche du plus bas prix de fabrication.

L'obtention du plus haut prix de vente dépend de conditions mondiales qui sont indépendantes de la volonté du producteur. La même chose se vérifie pour les prix des matières premières. Reste le prix de la main-d'œuvre. Il est réglé par un contact direct entre le capitaliste et l'ouvrier et il se trouve influencé par des raisons que nous connaissons parfaitement et dont nous sommes à même d'apprécier l'exacte valeur. Ces raisons sont, *pour l'ouvrier* : obtenir un salaire aussi élevé que possible pour l'unité de mesure de son énergie (ou, inversement, donner le moins de travail possible par unité de salaire) ; *pour le capitaliste* : payer le moins possible au travail humain qui s'offre (ou, inversement, tirer le maximum de ce travail pour une unité donnée de salaire).

Le jeu de ces deux éléments produit le grand paradoxe du capitalisme que l'on peut énoncer comme suit : en régime capitaliste, l'ouvrier dont le travail est employé à produire la richesse *tend à produire le moins possible*, et le capitaliste, en maintenant aussi bas qu'il le peut le prix de la main-d'œuvre, *tue lui-même son propre marché intérieur*.

* * *

Ce paradoxe de la production capitaliste a été souligné de tout temps par les économistes, mais on ajoutait que d'autres causes ont, en règle générale — et, en tout cas, dans les premières phases du capitalisme — neutralisé les inconvénients, du système. Ainsi, bien qu'en société capitaliste, il soit de l'intérêt du producteur réel, c'est-à-dire de l'ouvrier, de produire, le moins possible, la nécessité, ou la peur du besoin, peut l'amener à produire plus que ne le ferait un esclave. D'autre part, alors que l'intérêt du capitaliste lui commande d'appauvrir le plus qu'il le peut la classe ouvrière et par là de détruire le marché national, il y a pourtant une certaine limite en dessous de laquelle l'abaissement des salaires produit plus d'irritation et de relâchement dans le travail que ne rapporte l'économie faite. On peut faire remarquer aussi que des salaires trop bas provoquent (indirectement) une demande de secours de toutes sortes, secours qui, à la longue, doivent sortir des mêmes poches qui paient les salaires.

Toutefois, et malgré les divers facteurs qui le neutralisent, le paradoxe existait. Tôt ou tard ses conséquences inévitables devaient apparaître. Le capitalisme était un régime par lequel les deux facteurs de la production — ceux qui dirigent et ceux qui exécutent — tendaient, l'un à réduire son propre marché national, l'autre à réduire la production. En d'autres mots, le capitalisme portait en lui une double tendance à restreindre, plus qu'à augmenter, la production et la consommation des richesses. Si l'on veut un exemple concret, le capitalisme tend, d'une part, à empêcher qu'il ne soit produit suffi-

samment de nourriture, et d'autre part à empêcher les affamés de se procurer la nourriture produite.

Prenez l'exemple des souliers. Voici du cuir et des machines, voici un certain nombre d'hommes capables de fabriquer des souliers et qui ont besoin de souliers. Il semblerait élémentaire, puisque la raison ultime pour laquelle les hommes travaillent est la satisfaction de leurs besoins, il semblerait élémentaire que ceux qui savent comment manier ces machines, prissent le cuir et fabriquaient des souliers en nombre suffisant pour eux et leurs familles. Admettons que chaque ouvrier ait besoin, en moyenne, pour que lui et les siens soient bien chaussés, de douze paires de souliers par an. En régime capitaliste ni la matière première, ni les machines n'appartiennent à ceux qui font les souliers ; et la grande préoccupation du capitaliste n'est pas la fabrication de souliers, mais le profit qui en résulte. Le capitaliste cherchera à se procurer le travail humain qui fabrique les souliers, en payant les plus bas salaires possible. Résultat : ses ouvriers travaillent dans des conditions telles qu'au lieu de pouvoir s'acheter les douze paires de souliers dont ils ont besoin, ils n'en achèteront que six paires. En maintenant les salaires aussi bas qu'il le peut, le capitaliste réduit son marché de vente. Les ouvriers, qui fabriquent pourtant les souliers, ne peuvent se chauffer convenablement.

* * *

Et le surplus ? demandera-t-on. Les six paires restantes doivent chercher un marché. Le marché national étant automatiquement réduit le plus possible par le jeu du capitalisme, il faut trouver des acheteurs à l'étranger. Tant qu'un marché étranger existe, le système fonctionne. Quand le marché extérieur n'achète plus, le système s'effondre.

Un cas extrême fera très bien comprendre la chose.

Imaginons une machine capable de satisfaire tous nos besoins. Mettons qu'il faille dix hommes pour la faire fonctionner. La machine est la propriété d'un seul, et le monde ne compte que cent habitants. Le capitaliste pourrait, par le travail de dix hommes, produire tout ce dont la communauté a besoin, mais, à part le motif de charité, rien ne l'y pousse. Ses besoins à lui, et les besoins des dix hommes nécessaires pour que la machine fonctionne, une fois satisfaits, rien ne l'incite, lui, rien n'incite ses ouvriers, à produire ce qu'il faudrait pour satisfaire les besoins des 89 restants.

Un cas extrême met toujours très bien en relief les caractéristiques d'un système. Dans l'exemple cité, le paradoxe capitaliste apparaît clairement. Le propriétaire fera peut-être produire de quoi entretenir six ou douze personnes des 89 restants, pour que ces personnes le servent ou l'amusement, mais il n'existe aucune raison économique de pourvoir aux besoins de tous les membres de la communauté et il y aura forcément des « inemployés », des chômeurs.

Évidemment, un cas extrême restera toujours imaginaire. Ceux qui contrôlent le capital dans nos sociétés modernes, quoique n'étant qu'une petite minorité (qui s'en va diminuant toujours), sont très nombreux et se font la concurrence. Les machines à tout faire n'existent pas. De nouvelles machines sont inventées chaque jour qui permettent d'utiliser du travail humain. Il reste vrai pourtant qu'en régime capitaliste : 1° il *peut* y avoir toujours un grand nombre d'hommes inemployés à la production et dépourvus des moyens pour acquérir les produits de la production, et 2° il *doit* y avoir nécessairement (sauf à de très rares moments) une certaine proportion d'inemployés, de chômeurs. La conséquence,

c'est qu'en régime capitaliste, le remède du chômage ne peut être trouvé que dans une meilleure distribution du « pouvoir d'achat ». Le moyen le plus obvie et le plus sain pour arriver à une meilleure distribution du pouvoir d'achat, c'est évidemment une meilleure distribution de la propriété. Ce qui se fait en Angleterre en ce moment est une tentative d'arriver à une meilleure distribution du pouvoir d'achat par la méthode très insuffisante des indemnités de chômage.

L'essentiel du problème est là : une meilleure répartition du pouvoir d'achat. La seule alternative serait de laisser les chômeurs mourir de faim.

* * *

Il existe un palliatif momentané : la recherche de nouveaux marchés étrangers. Il est de la plus haute importance de bien se rendre compte que ce n'est là qu'un *palliatif*. Tôt ou tard, le capitalisme tuera le marché étranger. Supposez le monde divisé en trois États capitalistes. Le premier, pour les raisons exposées plus haut, appauvrit ses membres, c'est-à-dire détruit son marché intérieur et doit donc chercher à vendre ses produits dans les deux autres États. Mais ces deux autres font chacun la même chose. Notre génération, et peut-être la prochaine, seraient sauvées si ces marchés étaient trouvés. La solution ne serait pas définitive, elle serait momentanément suffisante.

Toutefois, le *palliatif* de trouver aujourd'hui de nouveaux marchés étrangers pour l'industrie anglaise sauverait la situation pour tout un temps. Notre génération, et peut-être la prochaine, seraient sauvées si ces marchés étaient trouvés. La solution ne serait pas définitive, elle serait momentanément suffisante.

Y a-t-il des chances de la réaliser ? Quels marchés avons-nous perdus ? Pourquoi ? Que faire pour les regagner ?

L'Angleterre a perdu ses débouchés étrangers pour les raisons suivantes :

1° La destruction produite par la guerre, et plus encore la destruction morale que la destruction matérielle.

2° Les variations des changes. A la longue tous les prix sont ramenés à l'étalon-or. Mais quand, en régime capitaliste, le change baisse, les ouvriers sont amenés à travailler pour un « standard » de vie plus bas. Ils prennent l'habitude de livrer leur travail pour une participation plus réduite que précédemment dans le produit manufacturé. Les pays qui ont gardé ce « standard » de vie élevé, et tel est notre cas, ne peuvent plus concourir.

3° Le fait que le paradoxe capitaliste, longtemps masqué, apparaît clairement. C'est en Angleterre, la nation la plus « capitaliste », que se montrent en premier lieu les effets caractéristiques du capitalisme : la restriction de la production par les producteurs eux-mêmes. En France, la chose est clairement perceptible. La proportion, relativement petite, de Français qui sont prolétaires et industrialisés, travaillent, comme notre prolétariat, sur la base de journées artificiellement réduites. Mais quand, en France, l'ouvrier a travaillé huit heures, il change d'occupation, travaille pour son compte, cultive son petit coin, ou tripote à quelque chose. L'ouvrier français n'en est pas encore arrivé à considérer le travail comme quelque chose qu'il faut limiter et éviter. Pour lui, le travail est toujours ce qu'il était dans le passé, un producteur de richesse pour celui qui travaille.

C'est évidemment ce fait de l'écroulement du système capitaliste qui est la cause la plus permanente et la plus sérieuse de notre crise économique. Comment y remédier ? En répar-

tissant mieux le pouvoir d'achat et donc la propriété. Pour y arriver — et la guerre fournissait une occasion unique — ne comptons pas sur les politiciens : cela ne leur rapporterait rien... Il faudrait un roi !

HILAIRE BELLOC.



Léon Bloy (1)

En vérité, c'est une chose un peu surprenante que, dans un Institut de philosophie, dans une assemblée où dominent les philosophes, voire les théologiens, un géologue vienne parler de Léon Bloy, lequel n'était ni théologien, ni philosophe, ni géologue. Mais l'explication de cette anomalie est facile. D'une part, avant d'être théologiens ou philosophes, vous êtes des chrétiens ; or, Léon Bloy vous est apparu comme un chrétien extraordinaire, comme l'un des témoins les plus importants, à notre époque, du Christianisme intégral. D'autre part, j'ai été son ami ; je lui suis resté fidèle ; et je vais, par le monde, en chantant la gloire de ma sœur la Terre, comme il convient à un géologue, mais aussi en chantant la louange de mon frère Léon Bloy et en m'efforçant d'être le révélateur de son génie. C'est pourquoi vous m'avez appelé ; et c'est pourquoi je viens à vous, plein de reconnaissance pour l'honneur que vous me faites, et tout joyeux de cette aubaine : parler de Léon Bloy, lire du Léon Bloy, devant un auditoire digne de lui.

J'ai fait la connaissance de ce grand homme, il y aura bientôt dix-huit ans, dans un café, le Café de la Terrasse, à Paris, rue de Caulaincourt, au pied de la butte de Montmartre : événement sans importance dans l'histoire générale du monde, mais singulièrement grave pour ma propre vie, que je divise en deux parties, nettement différentes, celle qui a précédé et celle qui a suivi le soir d'hiver où j'ai vu pour la première fois le Mendiant ingrat. Au cours des vacances précédentes, dans l'été de 1905, un livre de lui m'avait été prêté, *les Dernières Colonnes de l'Eglise*, paru depuis deux ans. Jusque-là, j'ignorais tout de Bloy, même son nom. J'avais lu le livre avec une curiosité grandissante, puis avec un intérêt passionné. De retour à Paris, j'avais acheté *Quatre ans de captivité à Cochochons-sur-Marne* qui venait de paraître ; et mon voyage de découverte avait continué, rempli de ces âpres jouissances que seuls connaissent les explorateurs de contrées nouvelles, à la fois dangereuses et splendides. Enfin ! — me disais-je — enfin ! Voici l'homme que je cherchais : l'homme qui dit ce qu'il pense, tout ce qu'il pense ; qui ne craint pas de déplaire ; qui déploie son âme, et qui, avec toute son âme, chante son désir de magnificence et son mal d'exil. Enfin ! un chrétien artiste, amoureux, brûlant comme au Moyen Age,

*Guidé par la folie unique de la Croix,
Sur tes ailes de pierre, ô folle Cathédrale !*

Il est dit quelque part dans *Quatre ans de captivité à Cochochons-sur-Marne* : « Pour être reçu dans ma maison, il faut avoir lu au moins quatre de mes livres, parmi lesquels le *Désespéré* et la *Femme Pauvre*. » Alors je lus, successivement, la *Femme Pauvre* et le *Désespéré* ; le premier de ces deux livres me plongea dans une sorte d'extase ; le second, plus difficile, plus âpre, un peu bruisseux, me déconcerta d'abord, me transporta ensuite. Bref j'écrivis à Bloy, sollicitant un rendez-vous. Il me répondit aussitôt : « Venez... vous me reconnaîtrez à ceci que je suis vêtu de velours comme un charpentier et que j'ai l'air d'une brute. » Le lendemain, 14 janvier 1906, s'opéra notre rencontre. Bloy avait alors un peu moins de soixante ans. Assis devant

une table de marbre, dans ce café vulgaire, il n'avait pas du tout l'air d'une brute, mais d'un vieux pauvre, fatigué, courbé sous le poids de la vie. Nous nous abordâmes. Il s'anima vite, en parlant ; et tout de suite ses yeux lançaient des éclairs. Nous devînmes amis. Ah ! quel ami délicieux ! et combien le monde me paraît plus vide et plus froid depuis qu'il nous a quittés !

A ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas encore et qui veulent tenter le voyage de découverte à travers son œuvre, je recommande mon itinéraire. Il en est d'autres, mais celui-ci est très sûr : *les Dernières Colonnes de l'Eglise*, *Quatre ans de captivité à Cochochons-sur-Marne*, la *Femme Pauvre*, le *Désespéré*. Puis on prendra le Mendiant ingrat, *Mon Journal*, *l'Invendable* ; puis *l'Exégèse des Lieux communs* (première série) ; puis le reste, dans un ordre quelconque. Je promets à ces explorateurs des émotions fortes et douces. Je les avertis que le premier contact est, en général, déconcertant. Léon Bloy ne ressemble à personne ; il choque, par conséquent, ceux de nos contemporains — ils sont légion — qui veulent que l'on ressemble à tout le monde et qui croient que l'on exagère quand on dit oui ou quand on dit non. Ils seront d'abord un peu effrayés ; peut-être auront-ils envie de battre en retraite. Qu'ils se rassurent, pourtant, et qu'ils persistent ! C'est un beau voyage, et bientôt ils seront sous le charme : charme de la forêt vierge et des ravines fauves ; charme de la solitude amie et du vaste silence où les pensées grandissent ; charme des monts purs et fiers que le pied humain n'a pas encore foulés ; et, sur tout cela, le ciel splendide, d'où tombent constamment, pendant le jour, des nappes de lumière et qui, la nuit, fourmille d'étoiles. Oui, un beau voyage ! On souffre un peu ; on n'a pas toutes ses aises ; parfois les pieds saignent. Mais quelle joie dans l'âme, et comme on revient consolé et fortifié !

La vie de Léon Bloy, sa très douloureuse vie, se résume ainsi. Il est né à Périgueux, le 11 juillet 1846. Son père, modeste employé de l'Administration des Ponts et Chaussées, était un incroyant, ce qu'on appelait alors un libre-penseur ; sa mère, d'origine espagnole, était au contraire fort pieuse. L'enfant fut élevé dans le catholicisme, et, malgré les orages de sa jeunesse, la prière et le culte catholique eurent toujours pour lui beaucoup d'attraits. Enfance bien étrange : des larmes, vingt fois par jour, sans cause précise ; des batailles avec ses camarades, d'où il revenait sanglant et les vêtements déchirés ; l'école buissonnière plus souvent que la vraie classe ; le père agacé et découragé par un tel manque de dispositions heureuses ; la mère, inquiète. A dix-huit ans, Léon déclare qu'il veut être peintre. On le laisse partir pour Paris. Il travaille pendant un an, d'abord chez un architecte, puis chez le peintre Pils, manifestant des dons réels pour le dessin et la peinture. Mais, brusquement, il change d'idée. Le voici quelque temps chez un avoué ; enfin il s'essaye à écrire. On le présente à Barbey d'Aureville qui l'accueille très bien, l'encourage et même le prend pour secrétaire. La guerre de 1870 éclate. Léon s'engage dans le corps franc de Cathelineau. Il racontera plus tard, dans son livre *Sueur de Sang*, les horreurs de cette guerre. La paix revenue, il rentre chez Barbey d'Aureville et se remet à écrire. Entre-temps, et parce qu'il faut vivre, il devient employé du Chemin de fer du Nord, et, comme il dit lui-même, l'un des plus exécrationnels employés de la Compagnie. En 1877, il écrit son premier livre, *La Chevalière de la Mort*, petit poème en l'honneur de la reine Marie-Antoinette ; mais il n'osera le publier qu'en 1891, à Gand. Il donne des articles aux journaux. De 1878 à 1882, sa vie est agitée de fortes tempêtes ; il a retrouvé le catholicisme, délaissé pour un temps ; il voudrait se jeter à Dieu, se perdre en Dieu, être exclusivement un contemplatif ; mais il est écartelé à l'amour divin et aux amours terrestres. C'est la jeunesse de Caïn Marchenoir, telle qu'elle est racontée dans le *Désespéré* qui est une sorte d'autobiographie. Il a, par une lettre irréparable à son chef de bureau, rompu avec le Chemin de fer du Nord. Son désir serait d'entrer à la Trappe ; mais les Trappistes n'ont pas de peine à le convaincre qu'il n'a, à aucun degré, la vocation monastique. Il entre au *Chat Noir*, cabaret célèbre où il fait la connaissance de futurs grands hommes, parmi lesquels Georges Clémenceau. On l'apprécie, dans les années de Montmartre, pour sa violence d'imprécauteur, pour ce que l'on appelle son *style exaspéré*. En 1882, il publie le *Révélateur du Globe*, avec une préface de Barbey d'Aureville : c'est un plaidoyer, qui restera d'ailleurs bien inutile, pour la béatification de Christophe Colomb. En 1884, il réunit en un volume, sous le titre *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, ses articles du *Chat Noir*. Enfin, en 1886 — Bloy a quarante ans — paraît le *Désespéré*, livre unique dans les littératures, excessif, outrancier, quelque peu fou, quelque peu anarchiste, absolument dénué de prudence et de sagesse, en réalité totalement ingénu, où il attaque les pontifes littéraires, où il crache son

(1) Conférence faite, le 12 novembre 1923, à l'Institut supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain.

mépris à la face des plus puissants de ses contemporains, où il s'affirme hautement, brutalement, contempteur du monde, contempteur de l'argent et du succès, amant de la seule Beauté, adorateur brûlant de la seule Croix. Le livre est jugé magnifique, certes, mais insensé. On en parle à voix basse, comme d'un scandale ; et bientôt l'on n'ose même plus en parler. Le silence se fait, la meurtrière conspiration du silence, qui durera jusqu'à la fin. Les livres vont se succéder, presque d'année en année ; ils n'auront aucun succès, et Bloy, qui a toujours été pauvre, qui vient d'épouser, en 1890, l'une des filles du poète danois Christian Molbech, Bloy va connaître la vraie misère. Il publiera son journal : sept volumes, échelonnés de 1898 à 1916, qui sont comme une longue plainte, entrecoupée de cris d'indignation et d'appels à la justice. Il y eut — dit-il — un virtuose qui jouait de son âme, comme d'un violon surnaturel ; et jamais il n'y eut de musique aussi douloureuse. Telle pourrait être l'épigraphe de ce journal. Bloy est désormais un mendiant ; on l'appelle, il s'appelle lui-même, le Mendiant ingrat. En 1897, il publie la *Femme Pauvre*, son chef-d'œuvre, où il se dépeint tour à tour sous les traits de Marchenoir et sous ceux de Léopold. En 1892, il a donné le *Salut par les Juifs*, livre singulier, à la gloire d'Israël, à la gloire aussi du Dieu des catholiques, et qui a déplu aux catholiques et aux Juifs, tant les uns et les autres y sont fouaillés. En 1893, il a publié ses contes militaires, *Sueur de Sang*. En 1900, il donne le *Fils de Louis XVI* ; en 1902, *l'Exégèse des Lieux communs* ; en 1903, *les Dernières Colonnes de l'Eglise* ; en 1905, *Belluaires et Porchers* ; en 1908, *Celle qui pleure* ; en 1909, *le Sang du Pauvre* ; en 1912, *l'Âme de Napoléon*. La misère est là, présente ou toute proche ; et, quand ce n'est pas la misère, c'est la pauvreté. La vie de Bloy est un miracle continu. Il ne vit que de ce que Dieu lui envoie, ou que lui apportent les amis de Dieu. Puis vient la guerre, qui fait la pauvreté plus sombre. Autour de lui se multiplient les deuils ; quelques-uns de ses meilleurs amis tombent, aux champs de bataille ; son cœur saigne, tandis que son corps souffre. Dans cet organisme jadis si vigoureux, maintenant usé, la maladie s'installe, dès 1915. Il vient habiter, à Bourg-la-Reine, une petite maison, la maison même où vivait, avant la guerre, Charles Péguy. C'est là qu'il va mourir. Il conserve jusqu'à la fin sa splendide intelligence ; il voit sans crainte approcher la mort. En octobre 1917, ses forces déclinent rapidement ; c'est alors qu'il cesse d'écrire. Il reçoit les derniers sacrements en pleine connaissance. Enfin, le 3 novembre 1917, il s'éteint doucement, entouré de sa femme, de ses deux filles, de quelques fidèles amis. Il avait soixante et onze ans.

Comment faut-il définir Léon Bloy ? On dit de lui, le plus souvent : c'est un pamphlétaire. Écoutez ce qu'il répond à ceux qui le définissent ainsi :

« Pamphlétaire ! Sans doute que je le suis, pamphlétaire, parce que je suis forcé de l'être — vivant, comme je peux, dans un monde ignoblement futile et contingent, avec une famine enragée de réalités absolues. Tout homme qui écrit pour ne rien dire est, à mes yeux, un prostitué et un misérable, et c'est à cause de cela que je suis un pamphlétaire.

... Je suis avant tout, surtout, Catholique Romain, et j'ai, depuis très longtemps, épousé toutes les conséquences possibles de ce principe. Cela, c'est mon fond, c'est mon substrat. Si on ne le voit pas, on ne peut rien comprendre à ce que j'écris. Je suis et je serai toujours, aussi, pour les pauvres et les faibles contre les puissants, pour le peuple de Dieu contre le peuple du Démon, dussé-je en mourir... Il est vrai que je suis un catholique véhément, indépendant, mais un catholique absolu, croyant tout ce que l'Eglise enseigne. Quand je maltraite mes coreligionnaires, ce qui m'est souvent arrivé, c'est que leur lâcheté ou leur bêtise révolte en moi précisément le sens catholique. Pamphlétaire ! Ah ! je suis autre chose, pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour ; et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé ! » (*Belluaires et Porchers*).

D'autres disent de Léon Bloy : c'est un artiste, un prodigieux artiste, mais ce n'est qu'un artiste. — Si vous n'êtes pas artiste, qu'êtes-vous donc ? — demande-t-on à Marchenoir. Voici sa réponse :

« Je suis Pèlerin du Saint-Tombeau ! Je suis cela et rien de plus. La vie n'a pas d'autre objet, et la folie des Croisades est ce qui a le plus honoré la raison humaine. Antérieurement au crétinisme

scientifique, les enfants savaient que le Sépulcre du Sauveur est le Centre de l'Univers, le pivot et le cœur des mondes. La terre peut tourner autant qu'on voudra autour du soleil. J'y consens, mais à condition que cet astre, qui n'est pas informé de nos lois astronomiques, poursuive tranquillement sa révolution autour de ce point imperceptible et que les milliards de systèmes qui forment la robe de la Voie lactée continuent le mouvement. Les dieux inimaginables n'ont pas d'autre emploi que de marquer la place d'une vieille pierre où Jésus a dormi trois jours.

Né, pour ma désolation indicible, dans un fantôme de siècle où cette notion rudimentaire est totalement oubliée, pouvais-je mieux faire que de ramasser le bâton des vieux voyageurs qui crurent à l'accomplissement infaillible de la Parole de Dieu ?... Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité ce qui m'a été donné par le Mensonge. Ressource précaire et dangereuse, car, le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux !...

Nous devrions être horriblement tristes... Voici que le jour descend et que vient la nuit où personne ne travaille plus. Nous sommes très vieux et ceux qui nous suivent sont plus vieux encore. Notre décrépitude est si profonde que nous ne savons même pas que nous sommes des Idolâtres.

Quand Jésus viendra, ceux d'entre nous qui « veilleront » encore, à la clarté d'une petite lampe, n'auront plus la force de se tourner vers sa Face, tellement ils seront attentifs à interroger les signes qui ne peuvent pas donner la Vie. Il faudra que la Lumière se frappe dans le dos et qu'ils soient jugés par derrière !... » (*La Femme Pauvre*).

D'autres encore, — et ce sont surtout les catholiques — ne voient en Léon Bloy qu'un violent et un orgueilleux. — Ma colère, répond-il, n'est que l'effervescence de ma pitié — Et ailleurs : — Je suis un justicier obéissant. — Ailleurs encore, il développe ainsi sa défense :

« La Justice et la Miséricorde sont identiques et consubstantielles dans leur absolu. C'est ce que ne veulent entendre ni les sentimentaux, ni les fanatiques. Une doctrine qui propose l'Amour de Dieu pour fin suprême a surtout besoin d'être virile, sous peine de sanctionner toutes les illusions de l'amour-propre ou de l'amour charnel. Il est trop facile d'emasculer les âmes en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères au mépris de tous les autres préceptes qu'on leur cacherait. On obtient de la sorte une religion molle et poisseuse, plus redoutable par ses effets que le nihilisme même.

Or, l'Évangile a des menaces et des conclusions terribles. Jésus, en vingt endroits, lance l'anathème, non sur des choses, mais sur des hommes qu'il désigne avec une effrayante précision. Il n'en donne pas moins sa vie pour tous, mais après nous avoir laissé la consigne de parler « sur les toits », comme il a parlé lui-même. C'est l'unique modèle et les chrétiens n'ont pas mieux à faire que de pratiquer ses exemples. Que penseriez-vous de la charité d'un homme qui laisserait empoisonner ses frères, de peur de ruiner, en les avertissant, la considération de l'empoisonneur ? Moi, je dis qu'à ce point de vue, la charité consiste à vociférer et que le véritable amour doit être implacable...

Le Christ a déclaré bienheureux ceux qui sont affamés et assoiffés de justice, et le monde, qui veut s'amuser, mais qui déteste la béatitude, a rejeté cette affirmation. Qui donc parlera pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent qui furent investis de la Parole ? L'écrivain qui n'a pas en vue la Justice est un détresseur de pauvres aussi cruel que le mauvais riche. Ils dilapident l'un et l'autre leur dépôt et sont comptables, au même titre, des désertions de l'espérance. Je ne veux pas de cette couronne de charbons ardents sur ma tête... Coûte que coûte, je garderai la virginité de mon témoignage, en me préservant du crime de laisser inactive aucune des énergies que Dieu m'a données. Ironie, injures, défis, imprécations, réprobations, malédictions, lyrisme de fange ou de flammes, tout me sera bon de ce qui pourra rendre offensive ma colère... Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas le blasphème par amour, qui serait la prière de l'abandonné ? Je vivrai donc sur ma vocation, jusqu'à ce que j'en meure dans quelque orgie de misère. Je serai Marchenoir le contempteur, le vociférateur et le désespéré, joyeux d'écumer et satisfait de déplaire, mais difficilement intimidable et broyant volontiers les doigts qui tenteraient de le bâillonner. » (*Le Désespéré*).

Le portrait se précise, n'est-ce pas ? et la définition s'achève. Ajoutons encore quelques traits. Écoutez ce sonnet de Verlaine : c'est un peu caricatural, mais il y a, au début, une esquisse étonnamment juste :

*Le Dogme, certes, et la Loi,
Mais Charité qui ne commence
Ni ne finit, énorme, immense,
Telle est la foi de Léon Bloy.*

*Un Abel, mais un Saint Eloi,
Enclume et marteau sans clémence,
La raison jusqu'à la démente,
Telle est la foi de Léon Bloy.*

*Une tête féroce et douce
Très extraordinairement,
Un peu va comme je te pousse.*

*Un génie horrible et charmant,
Et tout l'être et tout le paraître
D'un mauvais moine et d'un bon prêtre.*

Voulez-vous maintenant une vraie caricature ? C'est un quatrain du dessinateur Rouveyre, écrit au bas d'un dessin au crayon qu'on a pu voir dans le *Mercur* de France de 1910 :

*Voici donc tracé Léon Bloy
Tel qu'à Paris chacun le voit :*
*Un œil qui dit : « Pitié ! », l'autre qui dit : « Salaud,
J'aurai ta peau ! »*

Dans une lettre du 31 octobre 1889 à sa fiancée, Bloy se décrit ainsi lui-même :

« Une erreur très grave et très funeste, puisqu'elle t'empêcherait d'être complètement unie à moi, serait de croire que je suis un penseur, un homme intellectuel. Je sais en réalité peu de chose et je n'ai jamais compris que ce que Dieu m'a fait comprendre quand je me suis fait semblable à un petit enfant. Je suis surtout — ne l'oublie jamais — un adorateur et je me suis toujours vu au-dessus des bêtes, toutes les fois que j'ai prétendu agir autrement que par l'amour et les opérations de l'amour. Dieu m'a donné de l'imagination et de la mémoire, rien de plus, en vérité. Mais j'ai la raison fort pesante, à peu près comme pourrait être la raison d'un boeuf et la faculté d'analyse, telle que les philosophes l'entendent, me manque absolument.

La faculté d'aimer est développée chez moi d'une manière inouïe. Cela, je t'assure, me suffit et je ne demande rien de plus, parfaitement assuré que le reste me sera donné par surcroît. La philosophie m'ennuie, la théologie m'assomme, les paroles sans amour me sont inintelligibles, les raisonnements des sages m'apparaissent comme un cloaque de ténèbres et l'orgueil de l'esprit humain me fait vomir...

Aie confiance dans ton âme, dans la belle âme que Dieu t'a donnée, ne te défie pas de ton cœur. Il sera toujours plus grand, plus fort, plus généreux que ton esprit, lequel te perdrait infailliblement si tu avais le malheur de ne compter que sur lui. Si tu savais comme je méprise le mien, comme je le bafoue et comme je le flagelle aussitôt qu'il entreprend de commander à mon cœur dont il ne doit être, suivant la nature, que le très humble et très obéissant domestique. Nous avons été formés à la ressemblance de Dieu, du Dieu qui est Trois en Un, le Père et le Fils dans l'unité de l'Amour. Ce qui correspond en nous au Père, c'est l'ensemble merveilleux de nos organes physiques et intellectuels ; le Fils est représenté par la faculté de connaître, c'est-à-dire la Raison humaine ; mais tout cela ne serait rien sans le don d'Amour qui surpasse tout, qui est plus grand que tout, qui fait en nous l'harmonie suprême. Ceux qui n'obéissent qu'aux deux premiers sont des brutes de chair et d'orgueil. Ceux qui suivent le Troisième resplendiront un jour comme des soleils, fussent-ils des monstres de laideur, fussent-ils des idiots, fussent-ils chargés de tous les crimes et de toutes les ordures de l'humanité. » (*Lettres à sa Fiancée*).

Vous voyez maintenant se dresser devant vos yeux le vrai Léon Bloy : pamphlétaire par nécessité, artiste par nature, imprécateur par amour, mais bien plus que tout cela : chrétien absolu, chrétien

vraiment théologal, prodigieux et, dans le temps où nous vivons, quasi-unique, par sa foi, par son espérance, par sa charité. Je ne puis pas penser à lui sans me souvenir de ce qu'il a dit, dans *la Femme Pauvre*, d'un pèlerin rencontré à la Salette ; et il me semble, en vérité, que ce pèlerin, c'est un peu lui : « Il est resté devant mes yeux comme une similitude parabolique de ce christianisme gigantesque d'autrefois dont ne veulent plus nos générations avortées. Il représente pour moi la combinaison surnaturelle d'enfantillage dans l'amour et de profondeur dans le sacrifice qui fut tout l'esprit des premiers chrétiens, autour desquels avait mugé l'ouragan des douleurs d'un Dieu. Bafoué par les imbéciles et les hypocrites, indigent volontaire et triste jusqu'à la mort quand il se regarda lui-même, fiancé à tous les tourments et compagnon satisfait de tous les opprobres, ce brûlant de la Croix est, à mes yeux, l'image et le raccourci très fidèle de ces temps défunts où la terre était comme un grand vaisseau dans les golfes du Paradis. »

« Léon Bloy, disait son maître Barbey d'Aureville, est une gargouille de cathédrale qui vomit les eaux du ciel sur les bons et sur les méchants. » Allons donc ! Léon Bloy est bien autre chose ; pour moi, il est la cathédrale elle-même, la cathédrale française du XII^e ou du XIII^e siècle, Chartres ou Reims, Amiens ou Beauvais, Bourges ou Paris, la folle cathédrale dont parle Verlaine, inégale, inachevée, excessive, monstrueuse, mais sublime, douloureuse, mais triomphale, poème d'effroi, mais poème d'amour. Elle est hostile aux riches, aux heureux du monde, qui la trouvent sombre, froide, triste, inconfortable ; elle est infiniment douce aux pauvres et aux affligés. Elle est toute pleine de ténèbres et l'on y avance à tâtons ; mais elle a des chapelles merveilleusement éclairées par des lampes à la douce odeur et par des buissons de cierges, et elle s'illumine, dans ses hauts, de l'éclat de ses verrières et de l'étincellement de ses roses. Ses porches sont peuplés de figures, ravissantes ou effrayantes, anges et démons, saints et pécheurs, hommes et monstres, ceux-là dans l'extase, ceux-ci dans le ricanement et l'insulte. Ses dalles sont usées par l'agenouillement de tant de créatures humaines ; ses pierres sont patinées par le contact des mains suppliantes et par l'ascension des prières passionnées ; ses murs immenses et ses piliers géants sont noircis par la flamme des incendies qu'ont périodiquement allumés les Barbares ; mais tout de même ils sont debout, vainqueurs du temps, vainqueurs des hommes, dressés vers le ciel dans une attitude que rien ne décourage, l'attitude du martyr qui sait que Dieu existe et qu'il sera le plus fort. Oui, la cathédrale, voilà le vrai Léon Bloy : artiste somptueux, pénitent très humble ; imprécateur terrible, intercesseur plein de pitié ; promulgateur d'absolu, ami tendre et indulgent ; chantre magnifique de la Gloire et de la Misère, de la Joie et de la Douleur, de la Vie et de la Mort, de la Justice et de la Clémence, de la Foi, de l'Espérance, et, par-dessus tout, de l'Amour !

Mais, m'objecterez-vous, si Léon Bloy est ce que vous dites, comment se fait-il qu'il ait été si longtemps méconnu ? Comment se fait-il que ses livres aient eu si peu de succès ? « Je fais des livres, écrivait-il, je fais des livres qui vivront, mais qui ne me font pas vivre. » Quelle est la raison d'une si cruelle et si persistante injustice ?

La réponse à cette question a été donnée par Bloy lui-même dans une sorte d'apologie explicatif inséré tout au début de *l'Invendable* et intitulé *La Recherche de l'Absolu*. C'est une page profondément émouvante :

« L'Absolu est un voyage sans retour et voilà pourquoi ceux qui l'entreprennent ont si peu de compagnons. Songez donc ! vouloir toujours la même chose, aller toujours dans la même direction, marcher nuit et jour sans se détourner à droite ni à gauche, une seule fois, et ne fût-ce que pour un instant, ne concevoir toute la vie, toutes les pensées, tous les sentiments, tous les actes et jusqu'aux moindres palpitations que comme une suite perpétuelle d'un décret initial de la Volonté toute-puissante.

Essayez de vous représenter un homme d'action, une espèce d'explorateur en partance. La force de sa parole a suscité quelques enthousiastes qui ont décidé de le suivre. Le commencement du voyage est un triomphe. Pluie de fleurs, acclamations, délire de la multitude. Dans les villes et dans les villages on pavioise, on illumine, on régale les audacieux. Les campagnes même sont en ribote sur leur passage.

Pourtant l'allégresse diminue bientôt. On entre dans des pays nouveaux qui ne savent rien, qui ne comprennent rien et qui s'en fichent. Quelquefois aussi les voyageurs excitent la défiance... Insensiblement les victuailles et les vins fins sont remplacés par des épluchures et les œufs pourris succèdent aux fleurs.

L'enthousiasme des compagnons est déjà tout à fait éteint. Plusieurs se sont éloignés sous divers prétextes et ne sont pas revenus. Les rares fidèles, à leur tour, cherchent le moyen de fuir sans trop se déshonorer. On n'avait pas prévu qu'il y aurait à souffrir.

Toutefois on se résigne encore par pudeur ou par orgueil. Aussi longtemps qu'il y aura des habitations humaines et des hommes bons ou mauvais, avec un peu d'énergie, le voyage pourra être supporté.

Mais voici que les uns et les autres se clairement. On entre dans le désert, dans la solitude. Voici le Froid, les Ténèbres, la Faim, la Soif, la Fatigue immense, la Tristesse épouvantable, l'Agonie, la Seur de sang...

Le téméraire cherche ses compagnons. Il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit seul parmi les tourments, et il va dans l'immensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau ! » (*L'Invendable*).

Je crois bien qu'il y a eu d'autres causes à l'insuccès de Bloy durant sa vie, trois autres causes surtout : il est trop artiste pour la foule, et la continuelle somptuosité de son style — *convulsio interminabilis*, disait un admirateur enthousiaste — déconcerte et décourage le lecteur ordinaire des banales proses ; il est trop chrétien pour les artistes qui n'ont jamais cru ou qui ont cessé de croire ; il est trop hardi aux yeux des catholiques modernes, qui sont, hélas ! déshabitués de la hardiesse. Ajoutez à cela les rancunes littéraires, la mauvaise humeur des gens qu'il a flagellés, l'exaspération naturelle des médiocres contre l'homme de génie qui les méprise : vous comprendrez qu'il ne pouvait pas réussir. Ces dernières causes disparaissent aujourd'hui, parce qu'il est mort. Mais les premières subsistent, à peine atténuées. La gloire se lève, lentement ; j'ai confiance que ce sera un jour la grande gloire, dans un nombre d'années que je ne peux pas dire.

Pour nous, qui ne craignons ni la recherche de l'Absolu, ni l'Art, ni le Christianisme, ni la hardiesse dans le Christianisme, et qui même aimons tout cela éperdument, approchons-nous de l'œuvre de Bloy, et lisons ensemble quelques pages. Je vais les choisir parmi les plus étonnantes, les plus éclatantes, les plus caractéristiques, celles où s'affinent le plus hautement les qualités maîtresses de l'auteur, qui sont la force et la magnificence, et où resplendissent avec le plus de rayons sa foi merveilleuse et son ardent amour.

Écoutez-le d'abord dans l'imprécation et la colère :

« Fils obéissant de l'Église, je suis, néanmoins, en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. Quand je me souviens de cette multitude, une main me saisit par les cheveux et m'emporte, au delà des relatives exigences d'un ordre social, dans l'absolu d'une vision d'injustice à faire sangloter jusqu'à l'orgueil des philosophies !... Je sais toutes les choses raisonnables qu'on peut dire pour se consoler, entre gens vertueux, de la réprobation temporaire des trois quarts de l'humanité.

Saint Paul ne s'en consolait pas, lui qui recommandait d'attendre, en gémissant avec toutes les créatures, l'Adoption et la Rédemption, affirmant que nous n'étions rachetés qu'« en espérance », et qu'ainsi rien n'était accompli. Moi, le dernier venu, je pense qu'une agonie de six mille ans nous donne peut-être le droit d'être impatients, comme on ne le fut jamais, et, puisqu'il faut que nous élevions nos cœurs, de les arracher, une bonne fois, de nos poitrines, ces organes désespérés, pour en lapider le ciel ! C'est le *sursum corda* et la *lamma sabachani* des abandonnés de ce dernier siècle...

La surdité des riches et la faim du pauvre, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés ! Ah ! cette parole d'honneur de Dieu, cette sacrée promesse de « ne pas nous laisser orphelins » et de *revenir*, cet avènement de l'esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu, j'en suis affamé, assoiffé, je ne peux plus attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté par-dessus ma propre détresse ! O mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi ! » (*Le Désespéré*).

† Un peu plus loin, dans le même livre :

« Dieu a réglé qu'il y aurait toujours des pauvres, afin que les riches se consolassent pieusement de ne l'être pas, en se résignant

à la nécessité providentielle de ne pas diminuer leur nombre. Il leur faut donc des pauvres pour s'attester à eux-mêmes, au meilleur marché possible, la sensibilité de leurs tendres cœurs, pour prêter à la petite semaine sur le Paradis, pour s'amuser, enfin, pour danser, pour décoller leurs femelles jusqu'au nombril, pour s'émotionner au champagne sur les agonisants par la faim, pour laver d'un bol de bouillon les fornications parfumées où les plus altières vertus peuvent se laisser choir.

On savait forcé d'en faire pour eux, s'il n'y en avait pas, car il leur en faut pour toutes les circonstances de la vie, pour la joie et pour la tristesse, pour les fêtes et pour les deuils, pour la ville et pour la campagne, pour toutes les attitudes d'attendrissement que les poètes ont prévues. Il leur en faut absolument, pour qu'ils puissent répondre à la Pauvreté : *Nous avons nos pauvres*, et, d'un geste lassé, se détourner de cette agenouillée lamentable, que le Sauveur des hommes a choisie pour son Épouse et dont l'escorte est de dix mille anges ! » (*Le Désespéré*).

C'est tout un livre, *Le Sang du Pauvre*, que Bloy consacre au développement du terrible *Vae divitibus* de l'Évangile. Écoutez-le chanter sur ce thème très sombre, la Croix de misère :

« Ceux d'entre les riches qui ne sont pas exactement des réprouvés peuvent comprendre la pauvreté, puisqu'ils sont eux-mêmes des pauvres, en un sens ; ils ne peuvent pas comprendre la misère. Capables de l'aumône, peut-être, incapables du dépouillement, ils s'attendriront, en belle musique, sur Jésus souffrant, mais sa Croix leur fera horreur, la réalité de sa Croix. Il leur faut toute en lumière et toute en or, somptueuse et légère, agréable à voir sur une belle gorge de femme.

Prêtres élégants, éloignez d'eux le lit d'amour de Jésus-Christ, la croix misérable, infiniment douloureuse, plantée au milieu d'un charnier de criminels, parmi les ordures et les puanteurs, la vraie Croix simplement hideuse, bonnement infâme, atroce, ignominieuse, parricide, matricide, infanticide ; la croix du renoncement absolu, de l'abandon et du reniement à jamais de tous ceux, quels qu'ils soient, qui n'en veulent pas ; la croix du jeûne exténuant, de l'immolation des sens, du deuil de tout ce qui peut consoler ; la croix du feu, de l'huile bouillante, de l'écartèlement, de l'intercision, de la dévoration par les animaux féroces, de toutes les tortures imaginées par les bâtards des démons... la Croix noire et basse, au centre d'un désert de peur aussi vaste que le monde ; non plus lumineuse comme dans les images des enfants, mais accablée sous un ciel sombre que n'éclaira pas même la foudre, l'effrayante croix de la Déréliction du Fils de Dieu, la Croix de Misère !

Si ces maudits se contentaient de n'en pas vouloir ! Mais ils prétendent qu'elle n'est pas pour eux, se prévalant de leur argent, qui est le *Très précieux Sang du Christ*, pour y envoyer à leur place le troupeau des pauvres qu'ils ont saignés et désespérés... Dieu souffre tout cela jusqu'à ce soir, qui pourrait être le « Grand Soir », comme disent les nourrissons de l'Anarchie. Il n'est que trois heures, c'est l'heure de l'Immolation du Pauvre. Les esclaves des mines et des usines travaillent encore. Des millions de bras agissent péniblement sur toute la terre pour la jouissance de quelques hommes et les millions d'âmes, étouffées par l'angoisse de ce labeur, continuent à ne pas savoir qu'il y a un Dieu pour bénir ceux qui les écrasent : le Dieu des luxures et des élégances, dont « le jong est suave et le fardeau si léger » pour les oppresseurs.

C'est vrai qu'il y a des refuges : l'ivrognerie, la prostitution des corps, le suicide ou la folie. Pourquoi la danse ne continuerait-elle pas ?

Mais il n'y a pas de refuge pour l'Indignation de Dieu. C'est une fille hagarde et pleine de faim à qui toutes les portes sont refusées, une vraie fille du désert que nul ne connaît... Elle s'est tordue devant tous les seules, suppliant qu'on l'hébergeât, et il ne s'est trouvé personne pour avoir pitié de l'Indignation de Dieu.

Elle est belle pourtant, mais inséductible et infatigable et elle fait si peur que la terre tremble quand elle passe... Elle sait si bien que tout est inutile désormais ! Elle a pris quelquefois des petits enfants dans ses bras, les offrant au monde, et le monde a jeté ces innocents dans les ordures en lui disant :

— Tu es trop libre pour me plaire ! J'ai des lois, des gendarmes, des huissiers, des propriétaires ! Tu deviendras une fille soumise et tu paieras ton terme.

— Mon terme est proche et je le paierai fort exactement, a répondu l'Indignation de Dieu. » (*Le Sang du Pauvre*).

Après le Léon Bloy terrible, imprécateur et vociférateur qu'aucune prudence humaine ne peut réduire au silence, voici un Léon Bloy très doux, qui ne chante plus que la pitié et l'amour. Léopold et Clotilde, deux époux, deux artistes, qui se débattaient contre la misère, qui viennent de perdre leur petit garçon, leur fils unique, et que rien, désormais, sur la terre, ne saurait consoler, Léopold et Clotilde se promènent dans le vaste cimetière parisien où leur bien-aimé repose.

« Tous deux vont, çà et là, au milieu des tombes. Beaucoup sont incultes, abandonnées tout à fait, arides comme la cendre. Ce sont celles des très pauvres qui n'ont pas laissé un ami chez les vivants et dont nul ne se souvient. On les a fourrés là, un certain jour, parce qu'il fallait les mettre quelque part. Un fils ou un frère, quelquefois un aïeul, a fait la dépense d'une croix, puis les trois ou quatre convoyeurs ont été boire et se sont quittés sur de pochardes sentences. Et tout a été fini. Le trou comblé, le fossoyeur a planté la croix à coups de pioche et a été boire à son tour. Aucun entourage n'a jamais été ni ne sera jamais posé par personne pour marquer la place où dort ce pauvre qui est peut-être à la droite de Jésus-Christ... Sous le poids des pluies, la terre s'est affaissée et les pierres sont sorties en si grand nombre que même les chardons ne peuvent y croître. Bientôt la croix tombe, pourrit sur le sol, le nom du misérable s'efface et n'existe plus que sur un registre de néant.

Léopold et Clotilde ont grande pitié de ces oubliés, mais ce qui les navre de charité, c'est la foule des petites tombes. Il faut visiter les vastes nécropoles de la banlieue de Paris pour savoir ce qu'on tue d'enfants dans les abattoirs de la misère. On y voit des lignes presque entières de ces couchettes blanches, surmontées d'absurdes couronnes en perles de verre et de médaillons de bazar où s'affirment des sentimentalités exécrables.

Il y en a pourtant de naïves. De loin en loin, dans une sorte de niche fixée à la croix, sont exposés, avec la photographie du petit mort, les humbles jouets qui l'amuseront quelques jours. Souvent Léopold a vu s'agenouiller, devant l'une d'elles, une vieille femme désolée. Elle était si vieille qu'elle ne pouvait plus pleurer. Mais sa plainte était si douloureuse que les étrangers qui l'entendaient pleuraient pour elle.

— La pauvre vieille n'est pas là, dit-il. J'aurais voulu la revoir... Peut-être qu'elle est elle-même couchée maintenant, tout près d'ici. La dernière fois, elle paraissait se traîner à peine.

— Heureux ceux qui souffrent et qui pleurent, mon cher ami, lui répond sa femme dont le beau visage s'éclaira. N'entends-tu pas, quelquefois, chanter les morts ? Je parlais tout à l'heure des Anges de Noël, de cette multitude céleste qui chantaient : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix aux hommes dans la terre ». Ce chant sublime n'a pas cessé, parce que rien de l'Évangile ne peut cesser. Seulement, depuis que Jésus a été mis dans son tombeau, j'imagine que le cantique des Anges est continué sous la terre, par la multitude pacifiée des morts. J'ai cru l'entendre bien des fois, dans le silence des créatures qui ont l'air de vivre, et c'est une musique d'une suavité inexprimable. Oh ! je distingue parfaitement les voix profondes des vieillards, les voix humbles des hommes et des femmes, et les voix claires des petits enfants. C'est un concert de joie victorieuse par-dessus la rumeur lointaine et désespérée des esprits déchus...

— Tu as raison, murmure Léopold, nous sommes heureux d'une manière divine, plus heureux, assurément, qu'autrefois, quand nous ne savions pas mieux que la manière humaine, et c'est dans ce vallon de douleurs que nous sentons vraiment notre joie !

Marchenoir me parlait souvent des morts, et il m'en parlait à peu près comme toi, avec sa puissance terrible. Sais-tu ce qu'il me disait un jour ? Oh ! que tu vas trouver cela beau ! Il me disait que le Paradis perdu, c'est le cimetière et que l'unique moyen de le récupérer, c'est de mourir. Il avait là-dessus un poème dont le début s'est fixé dans ma mémoire avec une netteté singulière. Il s'agit d'un pèlerin, comme il y en eut quelques-uns au Moyen Age, qui cherche par toute la terre « Le Jardin de Volupté ». Écoute :

On n'avait jamais vu et on ne reverra jamais un Pèlerin aussi formidable.

Depuis son enfance, il cherchait le Paradis terrestre, l'Eden perdu, ce Jardin de Volupté — par qui la Femme est symbolisée si profon-

dément —, où le Seigneur Dieu colloqua son Type, quand il l'eut formé de la boue.

Ce Pèlerin avait été rencontré, sur toutes les routes connues et sur toutes les routes inconnues, par les hommes ou par les serpents, qui s'étaient écartés de lui, car les psaumes lui sortaient par tous les pores et il était fait comme un prodige.

Toute sa personne ressemblait à un vieux cantique d'impatience et avait dû être conçue, naguère, en d'irrévétables soupirs.

Le soleil le mécontentait. Intérieurement ébloui de son espoir, les cataractes lumineuses du Cancer ou du Capricorne lui paraissaient venir d'une triste lampe en agonie oubliée dans des catacombes pleines de captifs.

Seul d'entre tous les hommes, il se souvenait de la fournaise des magnificences d'où leur espèce fut exilée, pour que commençassent les Douleurs et que commençassent les Temps.

Ne fallait-il pas qu'il se trouvât quelque part, ce brasier de Béatitude que le Déluge ne put éteindre, puisque le Chérubin était toujours là pour débrider la cavalerie des Torrents ?

Il suffisait assurément de bien chercher, car le temps n'a pas la permission de détruire ce qui ne lui appartient pas.

Et le Pèlerin cheminait dans les extases, en songeant que ce Jardin avait été le domaine de ceux qui ne devaient pas mourir, et que les Neuf cent trente ans du Père des pères n'ayant pu raisonnablement commencer qu'à l'instant même où il devenait un mortel, la durée de son séjour dans le Paradis était absolument inexprimable en chiffres humains — osât-on supposer des millions d'années de ravissement, selon les manières de compter qui sont en usage parmi les enfants des morts !...

Ici, ma mémoire se brouille, du moins pour ce qui est des mots et des images. Mais j'ai retenu le plan.

Ce Pèlerin cherche ainsi toute sa vie, continuellement déçu et continuellement ravi d'espoir, brûlant de foi et brûlant d'amour.

Sa Foi est si grande que les montagnes se dérangent pour le laisser passer, et son Amour est si fort que, pendant la nuit, on le prendrait pour cette colonne de feu qui marchait en avant du Peuple Hébreu.

Il ne connaît pas la fatigue et ne craint aucune sorte de dénûment. Depuis plus de cent ans qu'il cherche, il n'a pas eu une heure de tristesse. Au contraire, plus il devient vieux et plus il se réjouit, car il sait qu'il ne peut mourir sans avoir trouvé ce qu'il cherche.

Mais voici que le moment approche, sans doute. Il a tellement fouillé le globe qu'il n'y a plus un seul coin, fût-ce le plus infâme ou le plus horrible, que son Espérance n'ait visité. Il a parcouru le fond des fleuves et cheminé dans le lit des mers.

Jugeant alors qu'il est arrivé, il s'arrête pour la première fois et meurt d'amour dans un cimetière de lépreux, au milieu duquel est l'Arbre de Vie et où se promène, comme nous, au milieu des tombes, l'Esprit du Seigneur. (*La Femme Pauvre*).

A tout ce que vous venez d'entendre, à mille autres pages aussi belles que je n'ai pas pu vous lire, à tant d'art, à une aussi prodigieuse originalité, à tant de générosité et de désintéressement, à un tel amour de la Justice, les contemporains de Léon Bloy, même les catholiques, ont opposé, quoi ?... le silence.

« Il faut qu'il tombe, le misérable ! Rien ne le sauverait, car Dieu lui-même veut qu'il tombe.

Vainement, il a essayé de se cramponner aux cieux. Les frissonnantes étoiles se sont reculées.

Vainement, il a appelé les Anges et les Saints, et les Chefs des Anges, et les Chefs des Saints.

Vainement, il a supplié la Vierge douloureuse.

Les Quatre Fleuves du Paradis sont remontés vers leurs sources, pour ne pas entendre sa clameur...

Ah ! tu as voulu dire quelque chose, toi ! Tu as pris au sérieux les Paroles et les Promesses, et tu as bafoué les hommes, oubliant qu'ils sont eux-mêmes devenus des Dieux. Tu as cherché la Force, la Justice, la Splendeur ! Tu as cherché l'Amour !

Eh bien ! voici le gouffre, voici ton gouffre. Il se nomme le SILENCE...

Ce n'est pas une fosse ordinaire, celle-là. Il ne faut pas lui demander cette miséricorde d'avoir un lit de pierre dure, où se puisse briser le malheureux qu'on y précipite. Ses parois vont toujours s'élargissant,

au contraire, sa gueule devient de plus en plus vaste, et la chute est infinie. Il n'y a pas d'adieu comparable à cet engloutissement.

Il est tombé, le blasphémateur de la Racaille, à jamais, sans doute. On ose le croire.

Qui sait, pourtant ? Les profondeurs ont, quelquefois, d'étranges surprises.

Qui sait, vraiment, parmi la Racaille, la satisfaite et ribotante Racaille, si ce Pauvre ne réparait pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse — la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ? » (*Le Mendiant ingrat*).

Je vous laisse le soin de répondre à cette question du Mendiant ingrat. Mais que dis-je ? Votre présence ici, en si grand nombre, et votre attention à m'écouter, ont déjà répondu. Longtemps les livres de Léon Bloy ont été « des monuments de gloire sur la Voie cachée » ; les voici, maintenant, sur la Voie triomphale, où ils se dresseront, pour jamais, monuments de la gloire qui ne finit pas.

Aidez-moi ! Aidez-nous, nous les amis et les révélateurs de ce poète, de cet artiste, de ce chrétien admirable, aidez-nous à hâter sa sortie du gouffre. Faites-le connaître ! Lisez-le et faites-le lire ! Je vous le demande au nom de la Justice ; je vous le demande au nom du Dieu trois fois saint ; je vous le demande au nom de tant de « pauvres âmes vagabondes qui auraient besoin d'un Asile de Jour » et qui sont lassées d'errer de doctrine en doctrine, de système en système, d'une idole à une autre idole. Vous savez bien que quelques lignes de Bloy sont capables, Dieu aidant, de faire, de ces « Épaves des Ténèbres », des « Épaves de la Lumière ».

PIERRE TERMIER,
de l'Institut de France.



Impressions d'ensemble sur M. Mussolini et le fascisme

— « Excellence... » dit une voix faible, hésitante, presque craintive.

Le spectacle ne manquait certes pas d'intérêt.

Nous faisons cercle au Palais Chigi. Le Dictateur était debout, s'appuyant un peu sur son fauteuil et croisant les jambes que des guêtres noires serraient. Il portait un petit veston gris. Il paraissait affable, cordial, enjoué et, par moments, débonnaire. Aux murs, des tapisseries belges, des tapisseries de Jan Leyniers, célébraient des épopées. Sur la table, la Victoire de Brescia tendait ses ailes. La plupart de nous examinaient avec des yeux aigus le Chef de la Nouvelle Italie, décidés d'apercevoir les dons intimes, les passions, l'*animus* de cet homme étonnant. Quelques-uns écrivaient avec des soins méticuleux, ou ridicules, toute question, toute réponse, toute parole prononcée là.

— « Excellence, il m'est arrivé récemment d'exprimer à un rédacteur du *Daily Telegraph* ma conviction que l'œuvre de Votre Excellence est bienfaisante et que le peuple italien serait longtemps fidèle à Votre Excellence. On ne m'a pas cru. »

Visiblement ce Britannique était sincère, et dans ses sympathies et dans son chagrin.

— « Mon cher Monsieur, répliqua M. Mussolini, je vous remercie. Ce n'est pas la première fois que le *Daily Telegraph* nous témoigne de l'hostilité. Laissez, laissez. Le fascisme est

puissant. Il est très puissant. Il rend à mon pays l'activité (1), la discipline, l'élan, la fierté. Vos compatriotes devront un jour convenir de l'importance et du succès de notre effort. »

Ce ton était très déférent, mais très ferme, d'une confiance allègre.

— « Excellence... » C'était un citoyen des États-Unis cette fois. « Excellence, l'Europe ne déchoit-elle pas ? »

Le Dictateur eut un bref et vif sursaut, une sorte de frémissement.

— « Mais, Monsieur, l'Europe, l'Europe... c'est vaste, l'Europe. Distinguez, je vous prie. S'il y a des nations qui périssent et qui s'effondrent, d'autres rebondissent et respirent. La Nouvelle Italie est, de toute évidence, parmi celles-ci. »

— « Excellence, insista l'homme d'outre-Atlantique, Excellence, l'Italie s'est redressée par votre impulsion. Mais ne craignez-vous pas de succomber ? Et si vous mouriez ? »

M. Mussolini fut agacé, irrité de ce langage. Puis, très vite, il s'en amusa.

— « Eh ! croyez-le bien, je compte ne pas vivre toujours. Vous non plus, sans doute ? Il ne convient pas d'envisager l'avenir avec cette peur-là ou ces appréhensions-là. Ce serait se condamner à l'inaction. Se marierait-on seulement ? Et si l'époux ou l'épouse allait trépasser dans le mois, ou la même semaine ou le lendemain ou le premier soir ? Quand je disparaîtrai, j'en suis sûr, on trouvera aisément dans notre nation qui produisit toujours beaucoup d'hommes remarquables, quelqu'un qui me remplacera. Mais, je vous l'avoue, je ne me soucie guère de cela. J'ai fait la machine. Je l'ai bien faite. Je la conduis. Après moi, un autre la conduira. »

Cela fut dit avec une force tranquille, une profonde certitude.

Le citoyen d'outre-Atlantique s'obstina cependant.

— « Et l'avenir du parlementarisme italien ? » demanda-t-il d'un ton navré qui nous fit tous sourire.

Le Dictateur sourit le premier, le plus franchement et le plus gaiement.

— « L'avenir du parlementarisme italien ? Oh ! Oh ! Oh ! Quelle plaisanterie ! Quelle blague ! Le parlementarisme n'a pas d'avenir, ni chez nous, ni ailleurs. Le parlementarisme est une institution du passé. Il rendit alors des services. Il est inutile maintenant, totalement inutile. Ne pensez pas que je m'exprime à son sujet avec une injuste rigueur. Le parlementarisme a été préconisé et il a été institué pour que le peuple exprimât au Pouvoir Central ses volontés, ses aspirations, ses récriminations, ses plaintes. Il a fonctionné de cette façon un certain temps. Le journalisme a été créé depuis lors. C'est la presse qui signale maintenant à l'État de la façon la plus rapide et la plus nette les désillusions du peuple, ses desiderata ou ses colères. Ce matin, en lisant mes trente, quarante journaux j'en apprendrais infiniment plus, et plus commodément, que si j'écoutais mes cinq cents parlementaires. Bref, le parle-

(1) Du 1^{er} novembre 1921 au 31 octobre 1922, c'est-à-dire pendant l'année qui précéda l'avènement de M. Mussolini, il y eut en Italie 643 grèves, soit 6.892.795 journées de travail.

Du 1^{er} novembre 1922 au 31 octobre 1923, c'est-à-dire pendant les douze premiers mois du gouvernement fasciste, il n'y eut dans la Péninsule que 154 grèves, soit 246.125 journées de travail.

En 1921-1922, l'agriculture avait perdu, par des grèves, 443.598 journées de travail. En 1922-1923, elle n'en a perdu, pour cette raison, que 350.

mentarisme est, en réalité, remplacé. Pourquoi dans ces conditions m'acharnerais-je à lui faire beaucoup d'honneur et à lui prêter grande attention ? »

Ces propos ne pouvaient manquer d'impressionner vivement la plupart de ceux qui écoutaient le Dictateur.

Celui-ci continua aussitôt l'exposé de sa pensée, non plus avec cette sorte d'abandon cordial, mais avec une passion fougueuse et dominatrice.

— « Le parlementarisme avait établi en Italie un gouvernement bureaucratique, paralysé et paralysant. Il faut qu'un pays sente et voie au-dessus de lui un être vivant, bien défini, qui personnifie les ambitions et les fiertés de la nation. L'État doit être un homme, et non une bande de ministres asservis à des parlementaires. Mes conciliabules avec mes collaborateurs produisent des résultats considérables, parce qu'ils ont lieu entre des hommes peu nombreux, qui répugnent aux discours et qui sont résolus au travail. Avant le fascisme, il y avait une vingtaine de ministres et une vingtaine de sous-secrétaires, ces derniers ayant pour principale fonction de racoler des voix à la Chambre et au Sénat. Je n'ai, moi, que neuf ministres et trois sous-secrétaires d'État. »

* * *

Ces fragments de conversation expriment bien, nous semble-t-il, la nature du Dictateur : une nature sans préjugés, sans théories, sans doctrinarisme, souple, très souple, épris des méthodes qui sont à même d'assurer le succès, quelle que soit leur nouveauté, quel que soit leur imprévu. M. Mussolini possède à un degré merveilleux le don de l'intuition, une intuition rapide et pénétrante, aux feux d'un patriotisme incomparable. Il n'a rien ou presque rien d'un raisonneur ou d'un dialecticien. M. P. Misciatelli en a fait récemment la remarque dans la *Critica Fascista* : Le chef de la Nouvelle Italie, par sa nature et par son entreprise, est incliné à une espèce de mystique. « Sa conversion de la foi socialiste à la foi nationale s'est produite au cours de la dure expérience de la guerre, acceptée par lui, puis mystiquement comprise et soufferte dans la boue des tranchées, en communion permanente avec les fils des plébéiens ignorés et héroïques. Benito Mussolini vit alors la beauté supérieure des valeurs religieuses, morales et patriales d'un peuple en armes. Il l'a comparée avec la médiocrité et la laideur des sentiments égoïstes de l'avant-guerre. Ses campagnes politiques ont les caractères d'une lutte religieuse contre les hérétiques qui nient la patrie. A lui aussi s'appliquent les paroles du Dante : *Negri sterpi eretici percosse*. L'amour pur et fort d'une idée s'exprime toujours avec quelque violence, non pas des violences verbales comme celles des politiciens, mais des violences efficaces. C'est ce même amour qui attire au Dictateur les foules, qui les lui rend dociles et qui les lui conserve ferventes. Beaucoup plus qu'il n'est un système, le fascisme est un état d'âme. »

* * *

M. Mussolini se maintiendra-t-il au pouvoir ? Conduira-t-il jusqu'à l'achèvement l'œuvre gigantesque qu'il a entreprise ?

On s'aperçoit aisément quels sont ses obstacles.

Tout d'abord un surprenant, un étrange dualisme au sein de l'État. M. P. Dominique écrivait avec raison dans le *Nouveau Mercure* de novembre 1923 : « La dictature italienne paraissant devoir être définitive et perpétuelle, il semblerait donc que

ç'eût été au roi à la saisir. Or, le roi paraît n'avoir conservé que le pouvoir de légitimation. Tout se passe comme s'il était malade, ou enfant, ou virtuel. C'est un Régent qui s'installe, et très régulièrement ». Qu'advierait-il si l'héritier du trône avait une personnalité plus caractérisée, plus vigoureuse, plus énergique que celle de Victor-Emmanuel ? Qu'advierait-il s'il succédait prochainement à son père ? S'accommoderait-il d'un rôle qui n'est que de décorum et d'enregistrement ? N'exigerait-il pas un rôle moins falot ? En ce cas, quelle serait l'attitude de M. Mussolini ? S'il se subordonnait, ne perdrait-il pas ses meilleurs atouts ? Et s'il se rebellait, les meilleurs de ses partisans le suivraient-ils ?

Le fascisme est un état d'âme, c'est une passion, une héroïque passion. Le Dictateur l'incarne d'admirable manière. Mais si son élan faiblissait ? si ses forces épuisées, brisées de travail le condamnaient au repos ou seulement à des précautions, à des ménagements ? Même si ses énergies restent entières, même si, se retremant dans l'actuel triomphe, elles croissent encore, un peuple peut-il longtemps, lui, faire cet effort et vivre à cette hauteur, avec cette tension ?

Le premier bilan du gouvernement de M. Mussolini est excellent : le Catholicisme profondément respecté par l'État et reprenant une magnifique place au sommet de toutes les valeurs italiennes ; les écoles réorganisées et vivifiées par toute la Péninsule ; les politiciens bridés et réduits au silence ; les services publics fonctionnant avec une ponctualité qu'on ne leur connaissait guère ; les industries reprenant leur essor ; le syndicalisme ouvrier s'engageant peu à peu mais sûrement dans les voies de la productivité nationale ; les grèves réduites presque à la limite du possible ; le Trésor soustrait aux déprédations et à la gabegie ; la confiance ranimée ; les énergies excitées et tendues ; les fiertés joyeuses et chantantes ; l'Italie reprenant une place au tout premier rang des peuples de l'univers.

Le Dictateur pourra-t-il ajouter une longue série de bienfaits à tous ceux-là ?

Par son énergie, par ses propres ambitions, par ses premiers succès, par ce que ses compatriotes disent de lui et attendent de lui, il doit réussir sans cesse, de rapide et incontestable façon.

A l'intérieur du pays, cela paraît relativement aisé. Mais au dehors ?

L'Italie veut prendre une grande place en Méditerranée, dans la Proche-Asie et en Afrique Septentrionale. Elle se heurte là aux intérêts de la France et aux intérêts de la Grande-Bretagne. Elle a remporté un avantage considérable lors des incidents d'Albanie, parce que dans cette affaire presque rien ne fut prévu par le Cabinet de Londres et le Cabinet de Paris, ni le massacre de Tellini, ni l'énergie du Cabinet de Rome, ni son indépendance, ni sa promptitude. Les Britanniques ne prendront-ils pas leurs précautions désormais ? Ne se mettront-ils pas en mesure d'imposer une prochaine fois leurs propres décisions ? Devant un adversaire puissant et bien préparé à la riposte sinon à l'attaque, M. Mussolini l'emporterait-il aussi rapidement et aussi complètement que son peuple le souhaite ?

* * *

Les pourparlers en cours entre l'Italie et l'Espagne, le désir qui paraît très vif dans les deux péninsules de voir les deux pays s'unir intimement, une collaboration de leurs ressources morales et économiques en Amérique Méridionale, leur volonté

commune de soumettre la Méditerranée à l'ascendant latin incitent beaucoup d'observateurs à augurer favorablement de la politique internationale de M. Mussolini.

A ces considérations, il faut, nous semble-t-il, en ajouter une autre : Le fascisme apparut d'abord comme un phénomène exceptionnel, à peu de chose près, monstrueux. Cela ne manqua pas de décider d'innombrables bonnes gens à prédire, à annoncer son échec. Or, l'Espagne se sert avec bonheur de méthodes analogues. Est-ce l'infortune seule des deux pays qui les poussa à ces audacieuses innovations ? Ne fut-ce que sous les coups multipliés et profonds de l'épreuve qu'ils se redressèrent et vainquirent ? Il est permis de ne pas le penser. Ces deux pays sont les plus pénétrés de Latinité. Ce génie ne les inspira-t-il pas, ne les enhardit-il pas, ne les éleva-t-il pas jusqu'au triomphe infiniment plus que la peur devant les abîmes de l'anarchie et de la dissolution ?

Si ces réflexions sont exactes, tous les peuples qui ont des concepts latins et une sensibilité latine ne réagiront-ils pas comme l'Italie et comme l'Espagne quand ils seront dans des difficultés aussi graves ? « L'amour de la discipline, le culte de la beauté, le goût et le courage des responsabilités, le mépris du bavardage et de l'idéologie, la passion des réalités, l'amour du peuple, un généreux, viril et salubre amour du peuple, sans rien qui ressemble aux courtisanes grotesques dont les démagogues sont coutumiers à son égard, tels sont, déclarait récemment M. Mussolini, tels sont les éléments essentiels du fascisme. Ils peuvent évidemment convenir à d'autres pays. »

Quand les élites occidentales seront acquises à ces évidences, quand les chefs de la Nouvelle Italie auront, parmi les meilleures des nations, des sympathies profondes, actives, fraternelles, leur tâche sera immensément facilitée.

Est-ce trop d'affirmer qu'ils seront bientôt là ? On l'a écrit : « Réellement chaque cerveau civilisé a été touché. Ceux qui devinaient la vérité mais la croyaient morte, l'ont sentie qui se remuait. Et ils ont crié d'aise. Ceux qui plongeaient dans l'erreur jusqu'au menton, ont blêmi et hurlé de terreur. Puis, comme des crapauds, ils sont rentrés dans leur boue. N'a-t-on fait que crier ? Il semble certain que, de part et d'autre, on s'est avancé beaucoup plus avant. » Il y a des concours intellectuels acquis au Dictateur de Rome, au delà des frontières de la Péninsule. Ils détermineront bientôt, sans doute, des concours politiques. Ils ajouteront donc des éléments de succès à tous ceux que détient cet homme étonnant...

* * *

Résumons-nous. Il serait erroné de parler encore d'un parti fasciste en Italie. Il faut reconnaître que l'esprit du fascisme, son énergie et son éthique pénètrent — et très profondément — toute la nation. Nous avons l'impression d'être à la veille d'une épopée latine ; d'un retentissement séculaire et dont toutes les élites humaines tireront d'inappréciables bienfaits. Le Catholicisme en recevra des atouts très considérables de liberté, d'influence et d'éclat. L'Italie aura donné la principale impulsion. Elle a toutes les chances de donner aussi, et pendant longtemps, les principales directives, et sans doute la forme même du mouvement. Les puissances d'erreur s'inquiéteront de cela. Elles s'en inquiètent déjà. L'hérésie, le schisme, les Loges, Israël, l'impérialisme anglo-saxon tenteront de livrer un combat furieux. M. Mussolini sera le premier que l'on visera. Ses qualités géniales d'intuition, son activité surhumaine, sa constante fermeté, sa prudence dans l'audace, son économie

dans l'ambition, son prestige, son rayonnement, sa jeunesse, et quelle jeunesse !... inclinent de son côté la victoire. Souhaitons donc, et de bon cœur, qu'il l'obtienne, rapide, complète et fulgurante.

NORBERT WALLEZ,
Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



“ L'infirme aux mains de lumière „

Cette infirme, qui a des mains de lumière, est une vieille fille malade. Elle habite Saint-Christol, village perdu dans la Haute-Garonnée. Pourquoi il est dit qu'elle a des mains de lumière, le lecteur le démêlera comme il pourra ; je ne l'ai pas bien compris, moi-même. Mais, c'est tout de même là une admirable expression poétique, et l'on n'imagine pas un plus beau titre à mettre sur la couverture d'un livre (1).

Peut-être avez-vous déjà rencontré, lecteur, de ces vieilles filles adonnées à la dévotion, qui enquêtent volontiers sur la conduite du prochain et négligent soigneusement d'examiner leur propre conscience ? Alors, vous verrez vite clair dans le cas de M^{lle} Reine Théodat de Saint-Christol. Elle vit avec son vieux père ; elle est abonnée à la *Croix du Dimanche* ; sa conduite est exemplaire ; elle n'a même pas, au rebours de tant de ses pareilles, le défaut d'être médisante ; mais elle a celui d'être égoïste et cela peut offrir de graves inconvénients pour les autres.

La victime, ici, sera, non pas son père qui est vieux et qui mourra entouré des meilleurs soins, mais son frère Anselme, employé aux Contributions indirectes, auquel ses exigences imposeront les deux plus grands sacrifices qu'il puisse imaginer : celui de ne pas se marier et celui de vivre à la campagne.

Il faut savoir qu'Anselme habite Bordeaux où il se plaît fort bien. Il se trouve à son bureau quand le règlement lui prescrit d'y être ; il mange au restaurant ; habite un garni dont le propriétaire n'est pas un voleur ; lit le *Journal des Débats* qui, paraît-il, compte encore plusieurs milliers de lecteurs ; il passe, chaque jour, plusieurs heures au *Café de la Comédie*. Là, il jouit vraiment de la vie : il sirote des consommations en regardant la tête des clients ou taille des bavettes avec son ami qui est dans les Ponts et Chaussées. Le changard d'Anselme ! C'est un de ces hommes qui adorent le mouvement, le bruit des voix, les becs de gaz, les toilettes sur le trottoir, le roulement des tramways, la ville enfin. Il est heureux.

Il va l'être encore plus. Son admirable ponctualité et d'autres qualités professionnelles lui ont conquis l'estime de son directeur qui, coup sur coup, le fait nommer commis principal et lui offre la main de sa fille. Devenir le fiancé de la fille d'un directeur des Contributions indirectes : Anselme exulte. La vie lui semble encore plus digne d'être vécue ; les becs de gaz sont mille fois plus beaux à voir ; les tramways, les toilettes, les trottoirs se parent d'un charme inexprimable.

C'était trop beau. Cela ne pouvait durer. Un jour, l'ami qui est dans les Ponts et Chaussées ne voit pas paraître Anselme au *Café de la Comédie*. Et l'absence se prolonge durant des semaines. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ?

Anselme a perdu son père ; il est retourné à l'enterrement ; M^{lle} Théodat lui a révélé qu'elle était ruinée, et c'est la raison pour quoi il fait à présent des économies et renonce même à se marier, car son

(1) EDOUARD ESTAUNIÉ, *L'Infirme aux mains de lumière*. — Paris, Grasset, 1923.

traitement ne suffirait certainement pas à nourrir deux femmes, dont l'une, par surcroît, exigerait des toilettes, et l'autre des médicaments.

« Alors, nous allons nous arranger à deux, explique-t-il à son ami. Voilà... »

« Il y a ainsi des choses inévitables auxquelles on ne pensait pas », semblait dire ce voilà ; « il suffit qu'elles soient, pour que s'imposent des solutions auxquelles on ne pensait pas non plus. »

A l'évidence, il n'avait pas discuté un instant sur le parti à prendre. L'idée d'agir d'une autre manière ne s'était pas présentée à lui.

— S'arranger à deux... répliquai-je : N'est-ce pas plutôt à trois, puisque vous allez vous marier ?

— Non, fit-il. Vous avez bien compris.

— Vous renoncerez donc...

Il soupira comme au terme d'une course :

— C'est fait. Dès mon retour, j'ai prévenu le directeur.

Puis, lisant probablement un blâme dans mes yeux :

— Bah ! la vie est telle. Je croyais que la mienne allait s'arranger, je m'étais trompé. Rien ne s'arrange... du moins au gré de nos désirs.

Ayant achevé, il absorba méthodiquement les dernières gouttes de café qui refroidissaient et nous restâmes un long moment silencieux. »

Anselme est résigné. Mais, un qui ne l'est point, c'est, pour éviter de parler de la fiancée, le directeur des Contributions Indirectes. Il se venge de ne pas devenir beau-père, en envoyant le commis principal se faire pendre ailleurs, c'est-à-dire à Castres, où il n'aura plus même de frais de séjour. Anselme s'y montre aussi exemplaire qu'à Bordeaux, mais y est beaucoup moins heureux, car, il a perdu l'amour qui avait, un moment, commencé d'épanouir sa petite âme racornie et il y est privé de son ami des Ponts et Chaussées.

Ai-je dit combien sa sœur avait trouvé naturels ces immenses sacrifices ? Elle est devenue malade et même impotente, et quand on souffre, à moins d'avoir une extraordinaire vertu, l'on trouve tout naturel de faire souffrir les autres. Cela peut mener les autres fort loin. Dans le cas présent, cela conduira le pauvre Anselme à ne pouvoir jamais réaliser le dernier rêve qu'il caressait, savoir : de passer, en ville, les années de sa retraite. Il lui faudra revenir vivre à Saint-Christol, où ne circulent, comme j'ai dit, ni tramway ni camions-automobiles, où les nuits restent sombres et sans bruit, où l'on est dévoré par la solitude et le silence... Au témoignage d'Anselme Théodat, cela s'appelle « achever dans un affreux décor une vie ratée » ; je ne suis pas de son avis ; mais il est seul intéressé, donc, le seul compétent en l'affaire, et il est notoire que les gens sans vie intérieure ont mille peines à s'acclimater hors de l'agitation des cités bruyantes. Il reste qu'Anselme est, à sa façon, un martyr du devoir, ou, du moins, de ce qu'il pense être le devoir. Sa sœur finit par mourir, et, lui, le voilà cloîtré, désormais, dans la maison paternelle où il eût tant aimé ne revenir jamais.

La paix des champs et l'éloignement des villes ne lui auront, cependant, pas été nuisibles, car, un jour, il rentre en soi-même et est naturellement amené à toucher le vrai noeud de l'énigme humaine : « Je me suis demandé quelquefois, dit-il à son ami qui est venu le revoir : Si je devais recommencer, agirais-je autrement ? La réponse a toujours été pareille. Le fait que je n'ai même pas eu à choisir le chemin où je m'engageais, me poussait. Je lui obéirais encore... Il y en a qui qualifient cela : faire son devoir. D'autres disent : suivre sa destinée. Qui a raison ? Je ne cherche pas à le savoir. Il est curieux de voir combien du passé — parce qu'il est précisément du passé — compte peu. En revanche, une question me tourmente, insoluble d'ailleurs et qui vous fera sourire : où cela conduit-il ? Après le jeu qui va finir, un autre reprendra-t-il ? Que dois-je trouver une fois mort : de nouveaux devoirs ? une récompense ? ou le néant ?... »

Il m'interrogeait avec une angoisse qui glaçait. Évidemment, il ne doutait pas de mon impuissance à lui répondre, et pourtant il s'adressait à moi comme si ma réponse était prête !

Je murmurai encore :

— Mon pauvre ami, qui découvrira jamais le sens de la vie ?

— Ah ! vous êtes pareil à tous les autres, incapable de me porter secours.

Il parut ensuite se recueillir. La pauvre silhouette de cet homme

formait un contraste poignant avec la grandeur des problèmes qu'il aurait voulu résoudre pour devenir apaisé.

— Comprenez-moi bien, poursuivit-il. Il faut que Dieu existe sinon, qui me dédommagera ?

Je répète :

Il le faut !... »

Anselme pourtant, ne croit pas encore bien ferme en un Dieu qui le pourrait récompenser dans l'autre vie, de n'avoir point, ici-bas, épousé la fille du directeur des Contributions et d'être venu finir ses jours à la campagne. Qu'il soit un vice ou, seulement une maladie, le scepticisme ne se guérit pas tout de suite. Il y faut du temps et, parfois, beaucoup de grâces et d'études. « Dans un instant, continue-t-il, nous descendrons vers la gare. En marchant nous écraserons certainement des insectes sans nous en apercevoir : et je dirai encore : « Même si Dieu existe, prêterait-il plus d'attention que moi à la misère d'un être plus infime à ses yeux que ne l'étaient aux miens ces insectes ? » Doute, contradictions... »

Et voici la conclusion du sacrifié sur quoi le roman se termine :

« A quoi bon une si belle chose que personne ne pouvait voir ?... — C'est pour que le monde soit beau quand le soleil le regarde ! »

Évidemment, Anselme n'a pas dit son dernier mot. Et M. Estannié a bien raison de ne pas le faire mourir sur une solution aussi précaire. Il n'est point douteux, en effet, que le commis retraité n'en vienne bientôt, dans son calme Languedoc, à trouver une réponse meilleure. Et alors, il sera consolé des sacrifices consentis à la solidarité familiale et à l'égoïsme si naturel de sa sœur aux mains de lumière.

* * *

L'auteur du livre que je viens d'analyser est, depuis peu, membre de l'Académie Française. Ce n'est pas une raison pour qu'on lui trouve du talent comme à Bourget ou à Barrès, et ce n'en est pas une, non plus, pour qu'on l'en croie totalement dépourvu, comme Jonnart ou Léon Bourgeois. Mais, le fait est que M. Édouard Estannié vient de réaliser une admirable réussite littéraire. Il est toujours dangereux de proclamer qu'un ouvrage est un chef-d'œuvre, surtout quand tout le monde ne l'a pas encore dit autour de vous et dans la presse. Cependant, *L'infirme aux mains de lumière* rappelle *Marie Chapdelaine*, de glorieuse et sans doute éternelle mémoire.

C'est la même vérité des caractères, la même simplicité des moyens mis en œuvre, une sobriété et un goût parfaits. Ce petit livre, où ne se rencontre aucun trait libertin, où même l'éternel féminin ne joue pas le moindre rôle, a mille chances de durer dans la mémoire des hommes.

OMER ENGLEBERT.



On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéro spécimen sur demande

38, Boulevard Botanique, Bruxelles



La Terre de Vision Terra oblivionis

Dès le matin du Vendredi Saint, nous traversons en hâte les ruelles déjà ensoleillées, donnant à peine un regard aux amusants éventaires des pâtisseries des bazars, à quelques arcades, à des mendians accroupis dans leurs haillons dorés. Nous ne voulons voir que le Saint-Sépulcre dont le nom seul, tendrement obsédant, chante au cœur du pèlerin dès qu'il entre dans la Cité Sainte et réveille au plus profond de son sang la nostalgie du long passé fidèle. Il revoit l'entrée des Croisés, pieds nus, têtes découvertes, au chant du *Te Deum* dans la basilique délivrée, les pleurs de Godefroy de Bouillon à ce tombeau vide, d'où notre Chair avec le Christ a triomphé de la Mort et rayonné de gloire au-dessus des Anges mêmes. Cependant, une certaine inquiétude se mêle à son impatience d'entrer charnellement dans ces mystères. Comment les siècles ont-ils conservé la mémoire de tels souvenirs ?

Au sortir d'un dédale de rues, entre les hauts murs du couvent grec, on débouche soudain par une petite porche sur une grande place pavée de marbre, débris de l'ancien atrium de la basilique constantinienne, dont on voit encore sept bases de colonnes. Des hirondelles ivres de lumière tourment et sifflent dans le soleil au-dessus de beaux portails romans. Il faut attendre ici l'ouverture des portes, c'est-à-dire le bon plaisir d'un Turc en fez et en vieux veston debout sur une échelle, une grosse clé à la main ; Saladin a concédé à sa famille le privilège héréditaire d'ouvrir les Lieux Saints.

Comment, au premier regard, imaginer ici l'emplacement du Calvaire et du Jardin de Joseph d'Arimathie, qui alors se trouvaient hors de la ville ? Les études topographiques comme les plus anciennes traditions s'accordent cependant pour les situer exactement dans cet étroit espace que recouvre la basilique ; le Saint-Sépulcre était, en effet, à très peu de distance au bas de la pente du Golgotha. Même après la destruction de Jérusalem par Titus, les Chrétiens vénéraient ici les rochers de la Passion et de la Résurrection. Pour anéantir ces témoins, l'empereur Adrien nivela le sol et le couvrit d'une vaste terrasse où il planta des bosquets ; à l'endroit du Calvaire, il éleva la statue de Jupiter et à celui du Saint-Sépulcre celle de Vénus. Ainsi, par sa profanation même, soulignait-il les lieux précis de notre Rédemption et, cent quatre-vingts ans plus tard, Sainte Hélène les retrouva intacts. Constantin, alors, les entoura du grandiose monument dont il ne reste plus que des débris de chapiteaux et des fûts de colonnes après les ravages du Perse et de l'Arabe.

Ce n'est qu'au XII^e siècle, au cinquantenaire de l'entrée des Croisés, que les architectes francs le relevèrent, et c'est leur œuvre, à peu près intacte dans son ensemble, que je regarde ce matin de Vendredi Saint cependant que les hirondelles, ivres de lumière, tournoient autour des portails mutilés : mélange de style arabe et franc, on reconnaît la main de nos maîtres de Champagne et de Bourgogne dans les enroulements subtils de feuillages, d'animaux et d'hommes qui décorent les linteaux ; on la reconnaît aussi dans l'édicule en saillie à la décoration si riche et si sobre qui abrite la chapelle des Francs, et par où l'on montait jadis au Calvaire.

Longtemps nous attendons le bon plaisir du Turc au fez et au vieux feston, assis sur son échelle. Enfin le verrou est

levé et nous entrons portés par le flot de la foule dans la grande ombre vaste barrée d'un mur enfumé et doré. Les yeux encore éblouis par la lumière voient à peine dans ces ténèbres où brille une forêt de lampes d'argent suspendues. Nous gravissons à droite un escalier tout noir, incommode et très laid qui conduit à la chapelle du Calvaire. Sous un plafond très bas et très obscur soutenu par deux gros piliers, trois autels apparaissent vaguement : celui de la Mise en Croix et celui du *Stabat* que desservent les Latins, celui du Calvaire proprement dit qui appartient aux Grecs. En ce moment, les Franciscains officient à l'autel de la Mise en Croix, ils chantent la Passion sur un ton nasillard ; le récitant et le Christ en plain-chant, le chœur de la foule juive en polyphonie, mais pas toujours juste. Grecs, français, belges, hollandais, syriens, anglais, américains, espagnols, serrés les uns contre les autres, suivent dévotement sur leurs missels, et comme il fait très obscur et que la lueur qui tombe des lampes suspendues complique plutôt les ténèbres qu'elle ne les dissipe, ils s'éclairent de cierges minces comme des fils qui se liquéfient rapidement sur la main. Le drame unique eut donc lieu ici. Le Christ fut cloué à la croix au lieu où le Patriarche latin écoute en ce moment le récit de la Passion. C'est à l'endroit où je vois la Madone au cœur transpercé d'un glaive d'argent pleurer sur le petit autel aux fleurs rouges, que la Mère douloureuse se tenait debout ; la Croix enfin s'élevait où je vois les grandes icones dorées de la Vierge, du Christ et de St Jean sous un ciel naïf et terrible de comètes échevelées et d'étoiles en fusion qui chavirent. Mais l'accès de l'Autel du Calvaire est impossible à cause de la foule, et je préfère redescendre au Saint-Sépulcre désert à cette heure. Un édicule de marbre alourdi de lampes et d'énormes cierges le recouvre ; une petite porte laisse entrer dans la chapelle de l'Ange, ainsi nommée parce qu'elle garde encastré dans un stèle de marbre blanc un fragment de la pierre où l'Ange apparut aux saintes Femmes. On accède au tombeau par une seconde porte très basse sous laquelle il faut se baisser pour passer. Revêtues de marbre, les murailles montent à une hauteur d'un mètre et demi ; un moine grec est là qui ouvre un petit panneau et vous fait voir la roche à nu. Le tombeau lui-même recouvert entièrement de marbre enrichi de plaques d'argent ciselé, déroute l'imagination. On songe aux paroles de l'Ange : « Il est ressuscité, il n'est point ici. Voici le lieu où on l'avait mis ». Pourquoi donc ici où l'âme aimerait tant retrouver la nudité du drame, le simple rocher, l'homme amoncelle-t-il tant de clinquant et de faste ? L'église constantinienne avait au moins laissé la paroi découverte. Je mets mes lèvres sur la dalle de marbre et j'entends toujours la parole de l'Ange : « Il n'est plus ici ; il est en Galilée ». Dehors, sous la coupole dont les ors brillent, des femmes grecques sont assises sur les socles des piliers ; l'une d'elles allaite son enfant ; des tapis épais sont étendus. La procession des Latins s'avance dans la lumière et l'or en chantant le *Pange lingua*, précédée des deux cawass habillés d'azur fané chamarré d'argent. Le Patriarche passe lentement ; il tient voilé le Corps du Seigneur qu'il va déposer à l'autel du Saint-Sépulcre. La cérémonie est terminée. Nous n'avons plus qu'à attendre le bon plaisir du portier mulsuman pour que les portes fermées sur nous veuillent bien se rouvrir. Au bout d'un certain temps les deux battants se disjointent lentement, laissant entrer à flots la lumière si extraordinairement transparente que les pierres qu'elle baigne paraissent sonores comme des architectures de cristal dont les vibrations se prolongent là-haut dans les trilles éperdues des hirondelles.

Étrange Vendredi Saint ! Il doit y avoir, à trois heures,

un chemin de croix solennel dans les rues, avec arrêt à chaque station de la Voie Douloureuse. Mais c'est aujourd'hui aussi que les Musulmans se forment en grand cortège pour aller vénérer au Mont Nébo le tombeau du Nebi Moussa, du Prophète Moïse ; ils partiront de la Mosquée d'Omar où ils prendront l'étendard vert du Prophète près du Mirhab d'or ; ils passeront par la porte Siti Mariam. Or, les deux premières Stations du Chemin de la Croix se trouvent justement sur leur parcours. Déjà les rues sont grouillantes de monde, turbans, turbans, voiles multicolores, où, çà et là, mais très rare, fait tache l'affreux veston de confection européenne, si obsédant dans les rues du Caire. Je me hisse aux barreaux d'une fenêtre au coin d'une ruelle d'où je domine toute la voie. Bientôt, on entend des chants de triomphe que traverse comiquement, ainsi qu'une farce de pitre, le beuglement d'un cornet à piston ; un jeune homme en turban blanc, les yeux dilatés, souffle n'importe quel air en tournoyant sur lui-même ; des enfants coiffés du fez le suivent en battant des mains et en criant ; l'un d'eux se hisse sur les épaules de ses camarades scandant des acclamations que ses compagnons reprennent en chœur ; des jeunes gens les suivent en rangs serrés ; ils cadencent leurs chants avec des mouvements de tête en arrière et en avant, brandissant des cannes, les yeux dilatés et sombres ; parfois ils s'accroupissent, inclinent la tête, se relèvent, tournent en rond, s'avancent bras dessus, bras dessous en rythmant leurs chants ; au milieu d'eux un chorège improvisé, battant de sa canne en mesure ; tous répètent après lui ; puis un être bizarre, vêtu d'une défroque de soldat anglais réséda, en bonnet d'astrakan, joue la *Valse brune* sur un piston, en se dandinant comme un ours ; un autre frappe gravement sur une grosse caisse ; tout cela s'arrête, puis reprend sa marche ; les voix s'exaspèrent et s'étourdissent ; un derviche en robe verte, les cheveux en broussailles, les joues tailladées, tournoie et trépigne, les yeux renversés ; des vieillards aux houppelandes jaunes et vertes rayées de noir, aveugles ou extatiques, la bouche béante, psalmodient en branlant la tête coiffée du turban, ils s'avancent sous le vol des étendards séculaires aux plis gonflés des victoires du Prophète. Le Muphti à barbe blonde ferme le cortège, très calme, silencieux et souriant sur son cheval noir. Ce cortège a un enthousiasme très gros, très vulgaire. Un degré plus bas, ce serait la cavalcade de nos mardis gras. Mais son intensité physique, l'extraordinaire sérieux de ces gesticulations, finit par gagner les nerfs. Il paraît que, bien plutôt qu'une cérémonie religieuse, c'est une manifestation politique, et ce que vocifèrent ces jeunes gens exaltés, ce ne sont pas les versets coraniques, mais des acclamations à la gloire de Mustapha Kémal et des cris hostiles à l'adresse des Juifs et de Sir Herbert Samuel, leur protecteur.

Mais la foule s'écoule et un nouveau cortège, chrétien celui-là, se forme derrière un franciscain dont on entend déjà la voix tonner dans un préau d'école, lieu présumé du prétoire de Pilate, et de la condamnation à mort de Notre-Seigneur. Les voix de la foule chantent le *Sancta Mater istud agas*, mais il y a une telle presse qu'il est impossible d'approcher et d'entendre dans les ruelles étroites où l'on s'agenouille au milieu des ânes, des chameaux qui passent. Je me laisse porter par cette foule et ces chants ; une inscription, une colonne brisée indiquent les stations, évoquant les images du portement de la croix, des licteurs et des bourreaux armés de fouets et de cordes. Mais on sent rôder autour du cortège une telle curiosité profane que tout recueillement devient impossible ; des Américains, des Anglais sont là avec leurs appareils braqués ; leurs drogmans cupides et sournois ; le chemin de Croix fait

partie de leur programme d'Agence ; il faut « avoir vu ça » à Jérusalem, comme on va voir danser les derniers derviches tourneurs dans les cafés de Damas et de Stamboul ou la liquéfaction du Sang dans l'église de Saint-Janvier à Naples.

C'est au Calvaire que finissent les trois dernières Stations. On y parle haut et il semble y avoir plus de touristes que de fidèles.

Mais le chant des Ténèbres m'arrive du Saint-Sépulchre et je redescends pour l'entendre. Le deuxième nocturne s'achève et un lecteur récite le sublime commentaire de S^t Augustin : « *Accedet homo ad cor altum*. L'Homme descendra jusqu'aux profondeurs de son être. » Si le Christ n'avait pas été homme, nous dit-il, l'homme n'eût pas été sauvé ; il fallait qu'aujourd'hui il dérobat au monde sa divinité jusqu'à ce que toute sa Passion fût consommée ; il fallait qu'aujourd'hui il ne fût qu'homme afin de se livrer tout entier à ses ennemis, de souffrir jusqu'au plus intime des os, de connaître l'agonie et la mort. Mais quand l'homme en lui eut achevé sa mission, le Dieu ranimant cette humanité défaillante fendit la pierre du sépulchre, éblouit les gardes de sa lumière indéfectible et surgit dans notre Corps glorifié. Désormais avec lui, en lui et par lui, notre humanité siège à la droite du Père au-dessus des anges mêmes ; elle peut tout dans le Christ qui l'a sauvée de la mort et déifiée. Les promesses sont accomplies. Les noces du Verbe et de son Épouse ont eu lieu. Nous sommes l'Église, la nouvelle Jérusalem...

Ainsi rêvé-je porté par ce texte indicible qu'interrompt par trois fois le Chœur à deux voix qui chante en polyphonie palestinienne le deuil de la nature et la victoire de la Grâce. Mais le troisième Nocturne s'élève, implorant le secours de Dieu dans le terrible combat que nous engageons dans les Ténèbres. Ces plaintes des Prophètes, ce sont les nôtres, les souffrances de notre Dieu, ce sont nos angoisses, nos dégoûts, notre abandon à la mort. Les lamentations se font plus noires, le psaume déchirant *Domine Deus, salutaris meae*, s'élève dans cette nef où trois communions schismatiques déclinent la robe sans couture de l'Épouse bien-aimée. L'homme, par la bouche du Christ, crie sa détresse. La colère de Dieu s'est appesantie sur lui ; toutes ses vagues l'ont recouvert ; elle a éloigné de lui tous ses proches et il est devenu pour eux un objet d'horreur. Alors monte de cette mer de détresse, comme la plainte du sanctuaire lui-même. « Seigneur, pleurent des voix d'enfants, Seigneur, qui racontera votre miséricorde dans le Sépulchre ? Qui connaîtra vos merveilles dans les ténèbres et votre justice dans la terre d'oubli ? » *Terra oblivionis* ! Ces syllabes froides et sombres comme des pelletées de fossyeur, comme elles traduisent bien le sentiment de dérélition que j'éprouve près de ce Sépulchre défigurés par l'épais monument levantin qui le recouvre et devant lequel, au lieu des saintes Femmes et des Apôtres, veillent les jalousies des sectes et l'orgueil des rites ! C'est toujours la Croix qui fulgure ici, terrible signe de contradiction.

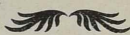
L'autel qui plaît à Dieu, ce ne sont pas ces pierres insensibles, c'est un cœur contrit et humilié. Et comme si l'Église voulait orienter nos pensées vers ce dépouillement charnel, elle entonne à la fin des *Laudes* le *Miserere*. Il s'élève, ici, à quatre voix selon l'harmonisation palestinienne ; les thèmes s'enroulent comme le pampre et le lierre autour du thyrses d'Apollon. Le chant semble monter des profondeurs de notre misère, ne cachant rien de nos plaies ; il soupire après la lumière divine et la conjure de renouveler notre chair tout entière ; alors, comme si la joie enfin entrevue transformait déjà l'âme pécheresse, des voix d'enfants s'écrient : « Rendez-nous,

Seigneur, la joie en le Sauveur que vous nous avez promis ! » Mais cette joie nous ne pouvons l'obtenir que par le secours de Dieu, et l'enfantine allégresse devient plus grave. « Confirmez-moi, implore-t-elle, de votre Esprit, principe de toute chose ! » et l'âme insiste : « Si vous aviez voulu des sacrifices, je vous en aurais offert, mais ce ne sont pas les holocaustes qui vous agréent... » Ici, la mélodie paëstrinienne se retrace dans un ineffable mépris amoureux, puis elle s'achève dans le don total d'elle-même : « Le vrai sacrifice que Dieu demande, préfère-t-elle dans une résignation solennelle, c'est l'âme éprouvée par la douleur. O mon Dieu, vous ne repoussez jamais un cœur broyé et abaissé ! » Le chant s'est tu. La foule va et vient parlant haut. Et la parole entendue la veille dans la crypte de la Dormition devient plus lumineuse : « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez. »

Je revins à huit heures du soir ; la cohue était encore plus énorme pour voir la cérémonie de l'ensevelissement. Dans la chapelle du Calvaire tonnait successivement un sermon sur la Passion en cinq langues : italien, français, polonais, anglais, grec. Syriens et palestiniens se pressaient, se bousculaient, vociféraient, dressés sur la pointe des pieds, pour voir le Christ peint et articulé que des moines déclouaient de la Croix ; ils l'ensevelirent dans un suaire ; puis, en grande pompe, ils le dépendirent à la pierre de l'Onction où ils l'embaumèrent avec de la myrrhe et de l'encens. Alors un franciscain apparut dans une chaire et avec force gestes et éclats de voix rugit un sermon en arabe où semblaient rouler tous les cailloux du Cédron...

Au dehors, Jérusalem rêvait dans la transparence lunaire. En passant dans les bazars vides, j'entendis un chant mélancolique accompagné d'une guitare ; cette voix s'élevait seule de ces maisons muettes dont les murailles se découpaient nettement sous la lune et dont les portes cloutées luisaient vaguement.

ROBERT VALLÉRY-RADOT.



La "Nativité", de Ribera

(Commentaire esthétique)

S'il n'avait pas pris le soin d'inscrire son nom, tout au long, sur la pierre, qui sert d'agenouilloir au pastour du premier plan, en y joignant d'ailleurs son titre d'Académicien romain, les *connaisseurs* disputeraient peut-être aujourd'hui à José de Ribera, surnommé l'Espagnolet, cette *Nativité*, qui est son pur chef-d'œuvre, et l'un des chefs-d'œuvre qui honorent le plus l'Art chrétien. C'est que l'orageux petit artiste, petit seulement de taille, s'emportait aussi, et violemment parfois, dans ses toiles, les voulait tragiques, et y faisait volontiers parade de virtuosité crûment anatomique.

En l'année 1650, lorsque, dans son atelier de Naples, José de Ribera signait ainsi cette *Pastorale de Noël*, d'une tonalité d'or chaud, qui le rendait heureux et fier, il avait dépassé la soixantaine, et, après s'être beaucoup « frotté » à l'Italie, comme aussi (naturellement !) aux aspérités de la vie, avait limé peu à peu son tempérament d'Espagnol. De toute cette Italie il était le peintre le plus en vue. « Grâce à lui, l'art espagnol était devenu un fait européen. Aucun style n'a suscité une telle légion d'imitateurs » (1).

(1) LOUIS GILLET, *Histoire de la peinture*. Le brillant critique d'art donne de Ribera une intéressante biographie que je résume dans cette note. Né à Jativa (en 1588) près de cette ville de Valence,

C'est donc un clair de lune napolitain. Pour une part, du moins ; car l'artiste sait tirer de son propre fonds tout un trésor de poésie.

Dans nos régions du Nord, il nous est donné parfois de contempler, au soir d'une splendide journée d'été, parmi la nature heureuse, une irradiation dont l'air est rempli, et qui est comme l'adieu prolongé, où la frange longtemps lumineuse d'un royal soleil n'a pas cessé encore d'auroéoler tous les êtres. C'est alors un soir à la Ribera ! Et, pour son *Noël*, Ribera fait continuer ce soir-là jusqu'à la minuit. A la gauche de son tableau, il invite la lune à entrer, sans bousculer trop rudement les ombres ; chassant seulement celles qui dérobaient l'aspect des visages ; faisant la netteté complète, par le moyen d'une couleur chaude d'ivoire, là surtout où, donnant libre jeu à ses premiers mouvements, l'Enfant-Dieu est étendu. L'Enfant-Dieu forme le point lumineux du tableau. Le point lumineux se concentre dans sa chair blanche, plutôt rose sur les pieds, les mains, les pommettes. Il s'avive dans le bleu profond des yeux. L'œuvre tout entière en rayonne. Elle en a comme un air de fête, de fête intime. Les ombres en deviennent moins accusées. La plus forte de ces ombres file, du pied de la crèche, sous les genoux du berger (au premier plan) dont toute la personne est parée d'une lumière glorieuse.

Les lointains sont bleus, d'un bleu qui frise l'outrecœur au-dessus des collines, là-bas. Des nuages, d'un blanc opaque, bloquent l'horizon. Plus fluides, plus vaporeux, d'autres flottent dans la haute toile. Sur les mamelons, où, du milieu de leurs troupeaux endormis, les bergers debout écoutent les anges jubilants ; sur les croupes ondulées des collines, les tons sont de cette chaleur d'ocre qu'aimait Claude Lorrain. Pas un seul de ces tons froids qu'aimait, au contraire, Ribera ; et qui sont si fréquents dans ses autres peintures ; celles du Louvre, du moins. Au Louvre, aucune n'approche (de loin !) de l'aisance colorée que voilà ; ni le « Job », ni l'inoubliable « Mise au Tombeau », ni surtout le terne « Pied-bot ».

* * *

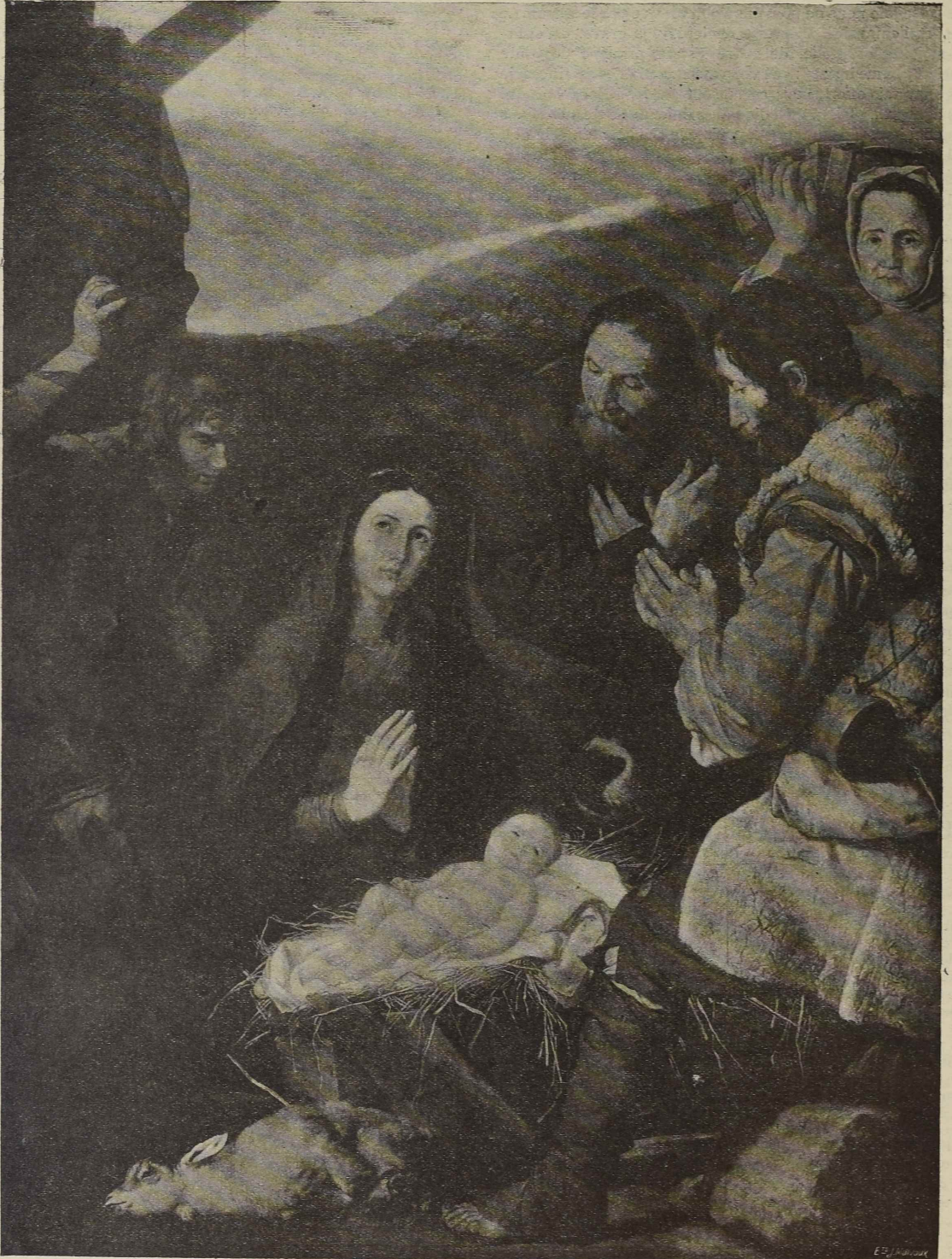
A genoux, en tunique plutôt pourpre, avec, au poignet droit, un léger « dépassant » bleu, d'un bleu plus clair que le voile ; devant le minuscule autel, où s'offre, pour le monde, le Maître du monde, la *Vierge-Prêtre* éprouve, me semble-t-il, cette *timor Domini*, cette crainte du Seigneur, très douce assurément, qui s'empare du prêtre ordonné d'hier, lorsque, d'une voix ardente et grave, que lui seul entend sur la terre, mais qui franchit les espaces infinis, pour aller frapper au cœur du Christ, il prononce les quatre paroles consacratoires, et que, son regard sur l'hostie croisant le regard du Christ sur lui, il sent, l'élu, lui, dont la petitesse n'est pas entrée là-haut en ligne de compte, que, cette fois, c'est, dans son âme, l'envahissement de l'Amour, qui a nom Charité !

Ainsi, à cette minute de la Nuit la plus sainte des temps, tandis que l'air résonne, comme en sourdine, de la musique des Esprits, les yeux de la Vierge Marie, si grands et d'un bleu si limpide, ont croisé le regard divin. L'âme d'avant les siècles, et dont la grandeur avait été pesée là-haut, a senti, à fond, elle surtout, dans un mélange inénarrable de trouble et de paix transcendante, les complaisances de l'Éternel. *Fecit mihi magna...*

Telle est la chose merveilleuse qu'a pu faire éclore un pinceau d'artiste !... Par une grâce qui ne fut accordée qu'aux plus grands et aux plus saints parmi les peintres, Ribera a tracé, d'un jet, cet ovale clair du visage, si tranquille et si ému, si loin de toute pose et de toute fadeur. Il a trouvé ce galbe ravissant de pureté, qui est venu là, sur les lignes d'un beau corps, comme une rose sur sa tige. Peut-il se voir rien de plus simple et de plus pieux ?...

Le voile, d'un bleu de cobalt, fait, aux joues virginales, comme une cagoule d'ombre. *Pulchra ut luna...* Les cheveux châtains se divisent en deux nappes, comme ces touffes que l'on voit divisées et lissées par un filet d'onde. Les lèvres, plutôt pâles, ont cependant la touche légèrement rose du printemps et la ronde fraîcheur du bourgeon. Quoi de plus pur ? Quoi de plus jeune ?...

où il fit son rudiment chez Ribakka. A dix-huit ans, passe en Italie, mange de la vache enragée, jusqu'au jour où il se trouve lui-même en découvrant Caravage. S'éprend du Corrège. Vers 1625, il fonde, à Naples, un atelier qui devient le plus célèbre de son temps. « Il a quarante-deux ans, dit L. G. ; c'est un gentilhomme, menant grand train de valetaille, noble, fastueux, imprévoyant, au mieux avec les Vice-rois, d'une piété exacte, hôte accompli pour tous les artistes de passage, très jaloux de son titre de Chevalier du Christ et d'Académicien romain. Tel il était déjà lorsque Vélasquez le visita en 1629. Il conserva cette situation jusqu'à sa mort survenue en 1562. »



Sans doute l'*Espagnoletto* (j'entends les malins !) s'est souvenu des femmes de son pays d'origine, de l'Andalousie peut-être ou de la Sévillane. Mais comme il a en épurer les traits ! Cet artiste, si « réel » et si réaliste, se montre ici « spirituel » et spiritualiste, au possible. Non seulement il atteint le type d'une race, le type universel, comme disent les critiques d'art ; mais il capte ce rayon d'idéal chrétien, cet éclair de surnaturel, qui échappera toujours aux mains que la prière n'a pas assouplies à se joindre. Aux artistes croyants seuls, et peut-être à quelques rares génies qui ont vécu dans une forte ambiance de foi chrétienne, appartient ce don inestimable de souffler une âme surnaturelle dans les lignes et les couleurs sorties de leur pinceau, une de ces âmes, qu'aux heures les plus pures de notre vie, il nous fut permis d'entrevoir, de temps en temps, de loin en loin, et comme à la dérochée.

* * *

L'autel minuscule, où, tombée du ciel, s'étend la divine Victime, est une misérable mangeoire de vieux bois. L'âne et le bœuf s'appliquaient à la vider de son foin, tout à l'heure. Homme de goût, Ribera les fait rentrer dans l'ombre. De l'âne vous apercevez surtout le museau gris. Le reste du corps est d'un brun noyé dans du noir. Plus discret encore, le bœuf laisse à peine dépasser, entre Joseph et le père, son museau, avec cette tache de blanc mouillé, contourant les naseaux.

A celui qui s'appelle l'*Immense*, le rebord de la crèche suffit pour la mignonne nudité de ses membres. Sur les fétus de paille, Jésus, qui tient les mondes dans sa main, ne pèse pas plus que le petit oiseau, au nord du nid, ou l'hostie sur le corporal. Le corporal ? C'est ici ce pauvre linge qui a blanchi, à Nazareth, sous la rosée...

Destiné à être broyé sous la meule tournée par nos propres bras, voici qu'est servi le froment, qui va devenir notre pain quotidien.

Dans ce premier *Cénacle*, ouvert par Dieu, dans ses monts de Judée ; à l'ombre de ce pilier de pierres noircies, figure du monde païen, voici que s'offre la première *Cène*, où, par la médiation de Marie, le pain vivant est descendu.

Sous la voûte du temple bâti par Dieu, et où s'allument des cierges, dignes de Lui, par milliers ; tandis qu'une Chorale, digne aussi de Lui, module, dans une extase, le *Gloria in excelsis*, la Vierge-prêtre donne l'hostie vivante ; et c'est comme la première messe de la terre.

Tandis que se joignent ses mains blanches, presque diaphanes, faites pour tenir la lumière et la pureté, vraies mains d'adorante ; d'autres, rudes et ridées, mais que le peintre a parées de rayons d'or brun, s'unissent aux siennes, et adorent. Déjà bénies d'avance ! Car le don qu'elles ont apporté, est, à l'insu des donateurs peut-être, un présent sublime : l'*Agneau* qui est là, tout blanc ! Ombre projetée de Jésus, sur le sol ! Petit esclave soumis, prêtant, pour tout ce que l'on voudra, sa tête jeune, son cou tendre ; ramenant, contre la laine de son corps, ses pattes prisonnières ; patient et dévoué, l'œil sensible, affectueux et confiant, il est le symbole de cet Enfant, dont Jean le précurseur dira : *Voici l'Agneau de Dieu...*

Et c'est pourquoi, dans la catholique Espagne, aujourd'hui, comme autrefois, au temps de Ribera, lorsque, dans le plus dénué des foyers, vient à tomber du ciel un nouveau *Jésus*, les pauvres du voisinage offrent ensemble, et bientôt, comme l'inoffensif compagnon des jeux, le doux confident, le confident débonnaire des premiers balbutiements, un agneau tout blanc, qui n'a rien vu encore, en ce monde, au delà de son enclos de bergerie.

Au Louvre, on a choisi, pour annoncer ce tableau, le titre de *l'Adoration des Bergers*. C'est bien... Mais jusqu'ici, dans ce nid de collines, deux bergers seulement adorent, Marie est là, et, ne l'oublions pas, Joseph avec elle. On le prend souvent, et avec raison d'ailleurs, pour un berger ! N'a-t-il pas, lui aussi, sous sa garde, un Agneau et sa Mère ? Ribera (le fait est curieux !) a fait poser le même modèle qui avait servi déjà pour le pastour à la casaque de peau. Les figures sont tout aussi basanées l'une que l'autre ; mais Joseph, dont la ligne est plus fine, a les pommettes plus roses, les cheveux moins crépus et la barbe plus souple, avec les mêmes poils blancs dans la touffe brun-roux. Ses habits n'ont rien de l'accoutrement des nomades de la prairie ; ni les manches de toile bise, ni le gilet marron, ni la peau de mouton naturelle, qui fut peinte, j'en suis sûr, d'un pinceau amusé, et qui ne ressemble, en rien, à ces peaux de mouton, qui brossent nos modernes. Ici, vous pouvez isoler un fragment : c'est bien nature. Chez nos modernes, c'est le chaos... Ribera est d'ailleurs un maître des natures-mortes. Il faut voir comme il rend l'ocre roux de la panetière, le ton feuille-morte des culottes, le feutre noir des guêtres, chez le père à genoux... Joseph n'a rien de tout cet appareil des montagnes. Il a revêtu la togé brune et le manteau roussâtre des Romains. Appuyé sur le bourdon des pèlerins, il retient, des deux mains, son cœur prêt à se fondre d'amour. Attitude éternelle de la paternité !

Père, lui aussi, sans doute, le berger s'est tourné, d'instinct, vers Joseph. Les deux visages tendent l'un vers l'autre. Les mêmes fils invisibles les attachent à l'Enfant. On sent qu'entre ces deux hommes des mots très doux ont été échangés. Sur les lèvres de Joseph, un sourire vole, souriant ému de joie simple, ému de bonhomie.

L'autre berger, à gauche, avec ses cheveux blonds, son habit d'étoffe bourru, est ébloui. Avec cette distinction de race, que possède tout espagnol, si fruste qu'il soit, il soulève son chapeau de feutre sombre ; et, dans un mouvement d'affection ingénue, retient son cœur, qui bat plus vite et plus fort.

* * *

Ainsi se chante *l'Adoro Te* ! Par un quatuor d'âmes choisies... Pour moi, je crois entendre Jésus prononçant les mémorables paroles, la phrase impérissable : « Mon Père, je vous remercie d'avoir révélé ces merveilles, non pas à des savants ou bien à des heureux du monde, mais à cette poignée de petites gens, qui m'entourent. »

Au second plan, pour l'équilibre de la toile, José de Ribera a campé son amour la silhouette de l'une de ces petites gens. C'est une paysanne italienne. Elle a les cheveux bruns. Son visage hâlé est très joliment relevé par ce *fichu*, d'un ton blanc, faisant le tour de la tête, où il sert de coussinet, et passant sous le menton. Le corsage est de ce ton rouge, un peu mat, un peu jaune, à la Franz Hals.

La voilà qui se décharge de son grand panier plat, qu'emplissent, vous n'en doutez pas, les succulentes choses des pays de montagnes...

Et, en déposant sa plume, comme elle dépose son fardeau, je me plais à contempler, par l'imagination, cette *Marthe*, de la *Béthanie* des pastours, curieuse certes, qui regarde toutes les petites gens qui dévalent ; mais qui va préparer tout de même la table, pour le réveillon de la Sainte Famille ; et que Marie payera ensuite de son agréable peine, en lui permettant de baiser l'Enfant-Dieu sur la fossette de ses joues.

TH. BONDRÔIT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Paul Bourget apologiste

Paul Bourget qui a doublé le cap du septuagénariat — il est né en 1852 — fit ses débuts dans la *Rennaissance* d'Emile Blémont en 1873.

Voilà cinquante ans que sa veine intarissable ne cesse de produire et la vieillesse est loin de l'avoir glacée. Ce probe ouvrier des Idées, après une telle étape si vaillamment fournie, méritait vraiment d'être à l'honneur. Passant outre aux protestations de sa modestie, sur l'initiative d'Henry Bordeaux, les écrivains français, de toute opinion, auxquels se sont joints quelques Belges, l'élite de la jeunesse française à son tour, célèbrent avec la ferveur de l'admiration ce grand jubilé littéraire. A ces hommages enthousiastes la *Revue catholique* est

heureuse d'unir le sien, respectueux. Je voudrais dire ici pourquoi dans l'œuvre incontestablement mêlée de l'illustre écrivain, la pensée catholique peut revendiquer une part qui commande notre gratitude.

* * *

Paul Bourget que son éducation universitaire et sa mentalité de sceptique raffiné éloignèrent longtemps de la pratique religieuse, revint graduellement à la foi et à la vie chrétienne, vers la même époque environ que les Huysmans, les Coppée, les Brunetière, les Retz, les premières « digognes ». Et l'on fut donc pas mal étonné de le voir ponctuellement assister à la messe de dix heures, dans son église paroissiale de Saint-François-Xavier, à l'entrée du banc d'œuvre, avec à la main un gros livre qu'il érase de son regard de myope.

Et cependant, il s'en est toujours défendu avec vivacité, il ne prétend pas s'être converti, mais avoir simplement évolué. Le fait est

qu'il ne fut pas foudroyé sur le chemin de Damas. Il avait longtemps manié le scalpel de l'analyse psychologique, scruté les tares du cœur humain, fait l'anatomie des passions morbides et s'était inoculé les maladies de sa génération. Puis l'instinct vital lui découvrit l'antidote nécessaire dans la loi morale et de la loi retrouvée, il remonta jusqu'au Législateur.

Il se guérit du dilettantisme pervers dont il avait reçu la piqûre à ses débuts ; le réveil de la conscience lui apprit la malice du péché qui porte en soi son châtiment, l'effrayante responsabilité qu'entraîne la parole du maître et de l'écrivain. On peut, en effet, dater du *Disciple* en 1889, l'évolution de sa pensée. Et cependant elle est encore hésitante, elle cloche entre la manière stendhalienne et la manière tainienne ; l'implacable analyse qui dissèque pour le plaisir de disséquer et l'homme d'action qui suscite les énergies morales semblent alterner chez lui ou se combattre. La *Physiologie de l'Amour moderne*, d'une si troublante perversité, par endroits, n'est-elle pas contemporaine du *Disciple*, d'une si salubre vigueur ?

Et même redevenu catholique sincère, n'écrira-t-il pas de la même plume, à quelques mois d'intervalle, *Les Détours du Cœur*, où il se complait dans les méandres infinis de la sentimentalité sensuelle et cette admirable « Introduction » d'Etienne Mayran, roman posthume de Taine, où résonne la voix du chrétien. C'est dans ces pages que reprenant la description des internats laïques, usines à prix de concours, et recherchant la cause de leur immoralité, il fait cette observation topique : « Il y manque les deux outils nécessaires d'hygiène individuelle et collective qu'avaient entre leurs mains les inventeurs de l'éducation cloîtrée : la confession et la communion. »

Et puis son œuvre se déroule dans sa majestueuse ordonnance, *Cosmopolis*, *L'Étape*, un *Divorce*, *L'Émigré*, la *Barricade*, le *Démon de Midi*, un *Drame dans le Monde*, la *Géole*.

Je ne soutiens pas la parfaite innocuité morale de tous ces livres, il faut même regretter que dans les meilleurs se glissent des tableaux scabreux, des scènes amollissantes et qu'en définitive Bourget n'a pas su ou n'a pas voulu trouver la manière chaste de dire des choses qui ne le sont pas. Cette réserve faite, et elle s'impose à la conscience, il faut admettre que dans leur ensemble ces grands romans constituent une sorte d'apologétique expérimentale et indirecte de la morale chrétienne : « Cette longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, écrivait-il un jour, m'a contraint de reconnaître à mon tour, la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne, Balzac, Le Play et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société, le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison. »

Et il demande lui-même que l'on considère ses ouvrages : « comme une modeste contribution à cette espèce d'apologétique expérimentale dont relèvent tôt ou tard, d'ailleurs, qu'ils le veulent ou non, tous ceux qui, étudiant la vie humaine sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes, y retrouvent une démonstration constante de ce que cet admirable Le Play appelait encore : le Décalogue éternel. »

Assurément, ce ne sont pas des romans à thèses, ce sont des joutes d'idées, des conceptions qui s'entrechoquent, mais d'où jaillissent ces évidences : le devoir a raison contre la passion, l'ordre a raison contre l'indiscipline des mœurs, la faute a beau se colorer de tous les attraits, de toutes les séductions, elle est une lâcheté, une désertion, une abdication, la chute n'est pas une fatalité mais la trahison de la liberté, le péché est la suprême folie qui paie le plaisir d'un instant par l'inévitable châtiment, le cœur voluptueux est inassouvisable et se creuse des abîmes de souffrance aiguë et de désespoir, l'adultère empoisonne la famille, désorganise la société, le mal se répercute de génération en génération et nul ne peut se flatter d'échapper à la loi inexorable de la réversibilité.

Ces vérités et d'autres du même ordre se dégagent victorieusement, pour qui réfléchit, de toutes les péripéties et de toutes les analyses des romans de Bourget. C'est à ce point exact que tel moraliste, le R. P. Hoornaert, dans son livre si chaud, si entraînant : *Le Combat de la Pureté*, ne cesse pas, pour ainsi dire, d'arguer de l'autorité du romancier, et que, pour armer les jeunes gens contre le vice, il les revêt d'une cuirasse faite de textes décisifs empruntés à son œuvre.

Oh ! je sais bien que cette apologie de la morale catholique offre des lacunes : sans doute le dévouement religieux de *Cosmopolis*, dominé par la haute figure de Léon XIII est quelque peu artificiel, l'idée chrétienne qui s'épanouit magnifiquement dans *L'Étape* y souffre peut-être du voisinage d'une thèse sociale contestable sur les ascensions trop rapides d'une classe à l'autre, *L'Émigré* ne conclut pas, il eût fallu mettre la croix sur la *Barricade*, le *Démon de Midi* à des pages capi-

teuses et ne précise pas avec assez de fermeté les moyens surnaturels de s'arc-bouter contre la passion vertigineuse, et en général, le clinicien chez Bourget est plus fort que le thérapeute. Le mal est diagnostiqué avec une rare clairvoyance, le processus pathologique observé avec sagacité, les remèdes sauveurs à peine indiqués.

Mais, d'avoir réagi avec le *Disciple* contre le dilettantisme mis à la mode par Renan, d'avoir rompu ce charme maudit et dissipé ce sortilège, d'avoir énergiquement rappelé au sentiment du devoir les bacheliers littéraires qui sautaient à travers les cerceaux dans le cirque des Michelet, des Renan, c'est un des signalés bienfaits dont nous sommes redevables à Bourget.

D'avoir battu en brèche le scientisme qui emprisonnait l'esprit dans le phénomène, rivait la liberté à la chaîne d'un déterminisme universel, murait l'âme dans la geôle de la matière, c'est peut-être son principal mérite et je ne m'étonne pas que dans la préface de son récent ouvrage : *Nouvelles pages de doctrine et de morale*, il réclame sa part, très modestement d'ailleurs, dans ce redressement des esprits. « *Et quorum pars parva fuit.* » Partout où il a rencontré cette doctrine de malheur, il l'a frappée de plein fouet dans ses livres, ses discours, ses articles de journaux et de revues. Il a guerroyé contre le monstre avec Bergson, dont l'intuitionnisme avait au moins l'avantage de déprendre les esprits de la jeunesse du stupide fanatisme de la Science, avec Boutroux qui n'hésitait pas à briser le cercle de fer du déterminisme scientifique en montrant la contingence des lois naturelles.

Aussi bien ne suis-je pas surpris de l'aide qu'un de nos plus brillants apologistes, M. l'abbé Paul Buvssé, a rencontrée pour l'établissement de ses thèses sur Dieu, l'âme et la religion, dans l'œuvre de Bourget. Il en appelle si souvent à son témoignage que dans la lettre-préface dont l'illustre académicien a honoré le beau livre *Vers la Croissance*, celui-ci n'adresse modestement à l'auteur qu'un reproche : « celui de citer mon nom trop souvent. » Dans ces pages très fortes qui ramassent tout le volume en quelques formules lapidaires, Bourget félicite l'abbé Buvssé d'avoir rebourné contre les scientistes leur propre méthode, la soumission au fait, l'adaptation au fait qui, conduite avec probité, doit conclure loquemment de la pensée consciente existant chez l'homme à la Pensée consciente qui l'a produite, « car la pensée qui se connaît ne peut pas sortir d'une pensée qui ne se connaît pas. »

Veut-on apprécier le tour apologétique de Bourget et sa puissance démonstrative ? Qu'on me permette de reproduire cette riposte de Ferrand à l'un de ses disciples, dans *L'Étape* :

« Est-il vrai que vous ne croyez pas ? Vous le dites. C'est peut-être que vous confondez deux choses bien différentes, et qui doivent rester différentes, ce qu'un grand médecin de notre temps, qui est aussi un très grand chrétien, le professeur Grasset de Montbellier, et depuis un autre grand savant qui n'est pas encore chrétien, lui, mais qui comprend la croyance, Jules Soury, ont si bien résumé, quand ils ont distingué les certitudes du laboratoire et celles de l'œuvre. Cette distinction, la faites-vous vraiment ? Vous pensez que vous ne croyez pas, parce que vous ne vous trouvez pas, vis-à-vis des vérités religieuses, dans une attitude mentale pareille à celle que vous avez vis-à-vis des vérités physiques et chimiques, par exemple. Mais, moi non plus, je ne l'ai pas. Les dogmes dont je suis le plus persuadé... n'ont pas pour moi la même clarté d'évidence que la loi de la composition de l'eau. Ou'est-ce que cela prouve ? Que l'objet de la vérité religieuse n'est pas l'objet de la vérité scientifique, simplement, et que les facultés employées ne sont pas les mêmes... L'erreur des rationalistes, je vous l'ai dit si souvent autrefois, consiste à vouloir réduire un des types de certitude à l'autre. »

Avec la clef de la certitude physique, laquelle s'adapte aux sciences naturelles, vouloir ouvrir également la porte du domaine historique et celle du domaine religieux et moral, cela ne va pas.

* * *

Paul Bourget est un apologiste du dehors et n'a pas revendiqué d'autre titre. Il s'est même un jour spirituellement comparé « à ce Publicain dont parle l'Écriture, et que le Livre nous montre à longes stans, « se tenant de loin », mais les yeux et l'esprit tournés vers le sanctuaire. » Il appartient à l'école de M. Le Play, et, pour remonter plus haut, à celle de M. de Bonald, dont l'idée maîtresse fut toujours de montrer que les lois de la vie humaine, dégagées par l'observation purement réaliste des faits, sont identiques aux lois promulguées par la Révolution.

C'est le langage même qu'il tint publiquement en 1921, devant le Cardinal Amette à l'assemblée générale de l'Œuvre des chapelles de secours parisiennes.

« Voyez-vous, disait-il encore en une autre circonstance, il est une

règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exception. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr. . . On démolit la France, en lui arrachant la foi ; en le déchristianisant, on l'assassine. Il n'y a pas de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. »

Évidemment, cette apologétique est incomplète parce qu'elle n'implique pas la divinité du christianisme et il ne faut pas s'étonner que M. Victor Giraud, par exemple, dans les *Maîtres de l'Heure*, regrette l'obstination du grand écrivain à ne voir dans le catholicisme qu'un gouvernement chargé de contenir les esprits en appétit d'anarchie, dans l'Église qu'un instrument de civilisation. Le christianisme intérieur, religion de l'esprit, la mission surnaturelle de l'Église dans l'ordre du salut : tout cela est hors du champ de sa vision, parce qu'il se préoccupe exclusivement de rallier à l'Église les incroyants et à leur montrant comme nécessaire à la société des hommes. Son apologétique est une préparation, il s'est borné à frayer la voie vers la vérité totale. Mais tout en se confinant dans ce rôle modeste de précurseur, en confrontant les résultats de son enquête psychologique avec la loi de l'Évangile, en archeminant les âmes vers l'Église, quel bien immense n'a-t-il pas réalisé en ces dernières années par ses centaines de mille de volumes accueillis dans l'univers par des millions de lecteurs ! Quel abîme le sépare d'un Anatole France qui est un empoisonneur public, d'un Tolstoï qui, pour avoir voulu interpréter l'Évangile hors de toute Église, en a fait sortir le code de l'anarchie et jeté en Russie les semences du bolchévisme qui ont levé en moissons sanglantes !

Puisse Paul Bourget, — c'est le vœu que nous formons à l'occasion de ses noces d'or littéraires — se dépasser lui-même en couronnant son œuvre par l'apologétique directe de l'Église divine. Ce septuagénaire dont l'esprit a gardé une merveilleuse verdure est encore si riche d'espérances.

J. SCHYRGENS.



ROME

Du R. P. Yves de la Brière, S. J., dans les *Études*, sur l'Encyclique du 12 novembre glorifiant la mémoire de Saint Josaphat :

L'Encyclique *Ecclesiam Dei* nous transporte dans le domaine des rapports mutuels des chrétiens orientaux avec la chrétienté d'Occident.

Pie XI commence par énoncer la doctrine fondamentale de l'unité organique et hiérarchique de l'Église, en vertu des prérogatives conférées par le Christ au collège apostolique et au prince des apôtres, prérogatives transmissibles aux héritiers légitimes du pouvoir pastoral des apôtres et aux successeurs légitimes du prince des apôtres dans sa primauté perpétuelle. L'Encyclique rappelle ensuite quel immense malheur fut, pour la chrétienté, le schisme byzantin, qui, au neuvième et au onzième siècle, sépara de Rome les Églises orientales. Rupture désastreuse à laquelle ne remédièrent pas d'une façon durable, efficace les réconciliations vacillantes, éphémères, du treizième et du quinzisième siècle, aux Conciles de Lyon et de Florence.

Le cas des chrétiens slaves, note avec raison Pie XI, est digne d'être considéré séparément du cas de la chrétienté byzantine. Postérieurement au schisme de Constantinople, la Russie chrétienne demeura en contact intermittent avec le Saint-Siège de Rome, comme le prouvent certains actes des pontificats de Grégoire VII, Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV. Lors du Concile de Florence, le métropolitain de Kiev et de Moscou, Isidore, qui va devenir « le cardinal ruthène », joue un rôle considérable dans les délibérations qui aboutissent au rétablissement de l'union entre l'Orient et l'Occident, sur le terrain solide de l'unité dans la foi et de la diversité dans les rites. Mais s'il réussit à faire temporairement accepter dans la région de Kiev l'union avec Rome, proclamée à Florence, Isidore subit un échec absolu à Moscou et dut fuir la colère du grand-kniaz de Russie, Vasili III. Finalement, deux obédiences se partagèrent les Églises du monde slave : une obédience russe, indépendante de Rome et dont le centre était à Moscou ; une obédience ruthène dépendante politiquement des rois de Pologne, qui rentrera en communion avec Rome, et qui aura pour centre l'antique métropole de Kiev, où, jadis, à la fin du dixième siècle, le Clovis des Russes, saint Wladimir, avait été baptisé avec son peuple dans les eaux du Dniéper.

L'obédience ruthène comprenait l'exarchat de Kiev, l'archevêché

de Polostk, les évêchés de Loutsk, Wladimir, Przemysl, Lwow, Kholm et Pinsk, l'apostolat des Jésuites de la fin du seizième siècle dont le plus fameux fut le P. Skarga, et aussi l'heureuse influence du roi de Pologne Sigismond III, déterminèrent les huit archevêques ou évêques ruthènes, rassemblés à Brest-Litovsk en 1596, à proclamer, après bien des tergiversations, l'union de leurs Églises avec le Saint-Siège de Rome. Clément VIII agréa l'hommage des chrétiens slaves et leur garantit le libre usage du rite grec-ruthène. Cette Église uniate comprenait le bassin du Dniéper, la Galicie orientale, la Russie blanche et la Russie Rouge alors soumises à la couronne polonaise et non pas aux Tsars de Moscovie. L'Encyclique fait allusion en quelques mots à ces événements historiques, dont l'exposition copieuse et documentée se trouve dans les trois premiers volumes du magnifique ouvrage : *La Russie et le Saint-Siège* par le R. P. Pierre Pierling.

C'est ici qu'apparaît le rôle du saint archevêque dont l'Encyclique commémore les travaux et le martyre. Jean Kountsévitch, né à Wladimir en 1850, est entré en 1604, sous le nom de Josaphat, au monastère de la Sainte-Trinité de Vilna, qui, bientôt, donnera naissance à la congrégation des moines « basiliens », organisée, avec l'aide des Jésuites, dans les diocèses de rite grec-ruthène, sur le modèle ascétique et disciplinaire des Ordres religieux d'Occident. Devenu archimandrite de son monastère basilien, Josaphat sera, en 1617, consacré coadjuteur avec succession de l'archevêque de Polostk, et, à son tour, héritera la dignité archiepiscopale. Pie XI parle avec quelque détail de la piété, de l'austérité, de la charité, du zèle dont fit preuve Josaphat comme archevêque non moins que, précédemment, comme religieux de la famille basilienne. Le Pape insiste sur l'évangélisation accomplie par saint Josaphat au moyen de la prédication, du catéchisme, de l'apostolat de la plume. L'archevêque de Polostk remit en honneur la pratique pieuse des sacrements et donna le plus possible de splendeur et de dignité aux cérémonies liturgiques du rite slave, des saints Cyrille et Méthode, où le peuple ruthène trouvait le double symbole de sa foi religieuse et de sa tradition nationale.

Apôtre persévérant de l'union avec Rome, Josaphat avait en l'héroïque désir de donner à cette sainte cause le témoignage de suprême amour par l'effusion de son sang. La lutte fut bientôt engagée sans merci entre la hiérarchie ruthène, fidèle aux décisions de Brest-Litovsk, et un redoutable parti schismatique qui dressait autel contre autel, hiérarchie contre hiérarchie, pour créer une irrémédiable rupture avec les Latins et avec la Papauté. Le 12 novembre 1623, le vœu du saint archevêque était accompli. Josaphat était massacré à Witvsk, par une populace schismatique, ameutée contre lui et contre Rome. Il mourut en priant et en pardonnant. L'aurore de son martyre fut précieuse pour la cause de l'union entre Rome et les Ruthènes : durant quelques années, les huit diocèses uniates traversèrent une période plus pacifique et plus féconde.

Les peuples slaves de l'ancienne obédience ruthène, non moins que ceux de l'ancienne obédience moscovite, subissent actuellement la plus épouvantable épreuve pour leur foi religieuse, pour leur dignité nationale, pour leur existence et leur sécurité matérielle.

Le Pape a exercé, avec les subsides des croyants de tout l'univers, le ministère de la charité du Christ auprès des populations russes en détresse, sans vouloir établir aucune distinction entre les malheureux. On a répondu à ses bienfaits par des atrocités nouvelles, y compris les attentats meurtriers contre des prêtres et des évêques. Néanmoins, le Vicaire de Jésus-Christ continuera obstinément à vouloir vaincre le mal par le bien, selon le précepte dont il est lui-même le gardien.

Comment favoriser la réconciliation religieuse entre la catholicité romaine et nos frères séparés des Églises gréco-slaves ? — D'abord, répond Pie XI, par l'action suave et surnaturelle des saints exemples, beaucoup plus que par les discussions et les procédés contentieux.

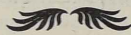
Et puis, continue le Pape, dans un paragraphe significatif et mémorable, il faut se mieux connaître mutuellement, s'étudier les uns les autres avec égard et sympathie, pour arriver à se comprendre et à s'unir, au lieu de se considérer les uns les autres sous l'aspect le plus défavorable, celui des fautes et des erreurs commises. Les douloureuses circonstances du temps présent pourront aider, chez les Latins et chez les Slaves, à ce progrès nécessaire dans la connaissance et la sympathie mutuelles et dans un jugement réiproque plus équitable. La création de l'Institut oriental de Rome répond, de la part du Saint-Siège, à cette préoccupation de concorde chrétienne, remédiant peu à peu aux conséquences funestes de mésintelligences et de malentendus bien des fois séculaires.

Grâces à Dieu, quelques résultats favorables sont déjà obtenus,

dans la voie d'une meilleure intelligence mutuelle, en raison des contacts assidus, créés désormais entre les Russes dispersés à travers le continent européen et les représentants qualifiés de la charité catholique. Le plus éminent d'entre eux-ci, dans l'Église de France, Mgr Chaptal, auxiliaire du cardinal-Archevêque de Paris, avec charge particulière du ministère des étrangers, constatait récemment que, chez beaucoup de Russes établis en France, tendait à disparaître le *mur psychologique* qui, jusqu' alors, leur rendait impossible tout regard sympathique et pénétrant sur l'âme et la vie du catholicisme de nos peuples d'Occident.

L'esprit d'universelle charité envers toutes les nations du monde est l'un des caractères de la loi et de l'Église du Christ, l'une des conditions nécessaires des réconciliations à venir qui demeurent le secret de Dieu. L'incoercible espérance de l'Église catholique est de voir tous les peuples qui, à travers les siècles, se sont séparés d'elle, retrouver un jour le total bienfait de la vérité et de la charité du Christ Sauveur, quelle qu'ait pu être, jadis, la cause de la rupture.

La prière de l'Église pour la restauration de l'unité chrétienne dans le seul vrai bercail est particulièrement de nature à toucher le Cœur du Christ, car elle répond au dessein d'éternel et universel amour qui inspira la rédemption par la Croix. Nos frères des chrétientés slaves possèdent et adorent la présence réelle du Seigneur Jésus dans la divine Eucharistie. En outre ils honorent et ils prient la Vierge Marie et les saints du ciel. Or, l'Eucharistie est le symbole de concorde, de charité et d'unité dans le Christ et dans l'Église; la Vierge Marie était saluée par saint Josaphat et les moines basiléens du titre de *Reine des pèlerins*, pour signifier son action maternelle en vue de rassembler aux pâturages de l'Église véritable, tous les agneaux et toutes les brebis du suprême Pasteur. Les saints de Dieu ont vécu sur terre dans l'unité hiérarchique de l'Église militante et trouvent aujourd'hui leur récompense dans l'unité céleste et bienheureuse de l'Église triomphante: comme saint Josaphat lui-même, ils intercéderont puissamment pour la totale réalisation de cette œuvre d'unité sainte, qu'ils savaient digne du suprême sacrifice et du meilleur amour.



FRANCE

Vote plural et vote des femmes

De Ch. Maurras dans « *L'Action Française* » :

Les avant-derniers débats autour du suffrage avaient été très confus. Une habileté déployée de l'auteur du projet, M. Roulleaux-Dugage, très digne représentant de la subtilité et riche Normandie, avait eu pour effet d'amalgamer dans la même majorité les partisans du vote des femmes et ceux du vote du père de famille au nom de tous les siens. (On ne me fera pas érire familial. Pas plus qu'interview.) Je ne sais comment jouera (ou jouerait) le système *en fait*. Mais il procède de principes contradictoires. Le vote des femmes vérifie le principe individualiste : *un être humain, un vote*. Le vote domestique est issu du principe communautaire et organique, celui qui considère non l'individu, mais le groupe et fait de la famille, l'unité fondamentale de la cité, la cellule première de la société.

Dans ce principe, c'est le père et le chef qui *este* en politique, aux noms et titres de tous ceux qu'il représente au civil. Selon l'autre principe, un élément du groupe, du couple, du foyer s'en détache et fait bande à part, à titre de personne indépendante. Dans un principe mixte l'élément féminin ne vote plus seulement pour son compte, il dispose du suffrage des filles, tandis que le père ne réunirait que les voix des garçons ! Je renonce à dire de combien de façons cette transaction me paraît absurde et ataxique. On y reconnaît la marque et le sceau perpétuels de ce que Frédéric Le Play nommait : « l'erreur des honnêtes gens ».

Mais elle n'est pas corrigible. Tout ce qui se réfère à l'organisation du Commandement et de la Puissance par l'élection comporte la même absurdité radicale. Il est absurde qu'un poivrot puisse voter et qu'une femme de génie ne le puisse pas. Mais il est beaucoup plus absurde de confier une part de la souveraineté au poivrot dénué de tout sentiment des intérêts nationaux que de la refuser à Madame Séverine. Il n'y a rien de plus absurde que de faire nommer le supérieur par

l'inférieur et de demander à l'autorité d'être elle-même alors qu'elle vient d'être élue au profit avoué de l'insubordination et de l'anarchie. Dans cet ordre où l'électeur est incompetent, où sa prétendue souveraineté est dénuée de toute existence réelle, les contradictions sont irréductibles.

Mais changeons la compétence de l'électeur. Cessons de lui faire nommer un chef ou un électeur de chef, comme c'est le cas véritable aujourd'hui; recevons ce chef de la nature et de l'histoire, et, devant ce souverain-né, dépositaire de l'autorité, donnons à l'électeur le soin de se faire représenter. Qu'il choisisse, non celui qui commandera, mais celui qui exposera au Pouvoir préexistant ses intérêts tels qu'ils les sent et qu'il les voit. Là, et là seulement, la querelle du vote des femmes et du vote des familles s'apaise et se simplifie conformément à une égalité qui ne choque pas la raison. Aux États généraux que nous formons ainsi, la famille cellule sociale, a le droit d'être représentée la première. Elle l'est naturellement par son chef et, comme nous ne vivons pas sous le régime matriarcal (lequel vaudrait bien mieux que le régime du ménage à deux chefs) il va de soi que le mari ou le père est tout désigné par la loi de nos mœurs. En l'absence du mari, la veuve. En l'absence du père, la mère. *Un foyer, une voix*. Tous les autres intérêts recevraient la même loi, abstraction bien faite du sexe. Comme, dans nos anciens États, les biens possédés par des femmes, étaient représentés par leurs titulaires, les monastères de femmes par leurs supérieures, ainsi commerçantes, industrielles, femmes avocats, femmes médecins, femmes professeurs, représenteraient leur chaires, leurs cabinets, leurs maisons, leurs usines. Une seule chose importait, en effet, en matière de représentation sociale et nationale, non pas l'individu, mais la fonction, quelque personne qui la détienne. Cela peut comporter des difficultés, des périls, des excès, des abus, comme toute chose humaine : on échappera à l'absurdité même, tant que la souveraineté ne sera pas émiétée ni dissoute, tant que, selon le sage maxime de Renan, la décision suprême restera « séquestrée » en des régions où puissent s'accumuler, même à défaut d'autres lumières, le sentiment et la notion des intérêts vitaux du salut national.

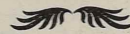
L'absurdité politique commence, s'accroît, décroît et, varie selon que commence, s'accroît, ou décroît ou varie en toute affaire, la dose de démocratie.

Non pas que je refuse au peuple un droit quelconque. Mais parce que, ce droit de souveraineté, s'il l'a, ce que j'ignore, il ne l'exerce pas et ne peut pas l'exercer. C'est une fantaisie labiale qui, un jour ou l'autre, disparaîtra du vocabulaire « Mystification oppressive », mensonge ignoble, disait Comte. Tout le monde finira par le redire après lui.

Mais enfin, dira-t-on, nous sommes sous Millerand, non sous Philippe VIII, un certain projet est en discussion à la Chambre; si vous étiez député, que feriez-vous du projet Roulleaux-Dugage ?

J'en dirais tout le bien et tout le mal que l'on vient de voir. Cela éclaircirait les idées, celles de la Chambre et celles du pays. Exercice qui n'a rien de fâcheux. Après quoi (et ce premier devoir tiendrait de la place et du temps), je n'hésiterais pas à voter l'expérience. Voici pourquoi. En théorie pure, le projet Roulleaux-Dugage comprend cinquante pour cent d'anarchie et cinquante pour cent d'organisation. En pratique, dans le brouillis des réactions des êtres vivants, il se peut que le principe individualiste du vote des femmes l'emporte sur le principe organisateur du vote du père et du chef. Mais le contraire me paraît, malgré tout, plus probable. Le courant se prononce aujourd'hui dans le sens de l'organisation. Le vote plural, si l'on a le courage de l'établir, par la très précieuse inégalité qu'il institue entre les citoyens-rois, sur ce que ce bon M. Pinard flétrit comme « attentat au suffrage universel », ce vote sera secondé et favorisé par les besoins généraux, de plus en plus sensibles, des hommes de France. Bref, je vote pour.

Sans illusion. Sans espérance. Renforcer la famille d'une part, la diviser de l'autre, ce jeu en vaut-il la chandelle ? Peut-être que oui. Peut-être que non. Parions pour le bien, mais sachons que c'est un pari.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

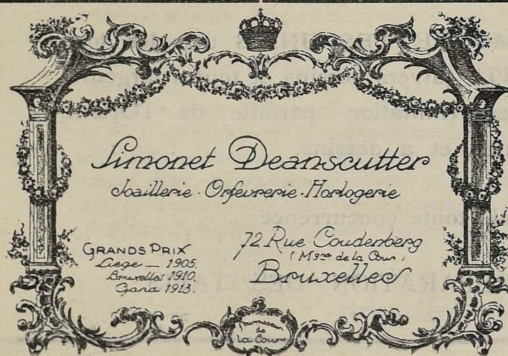
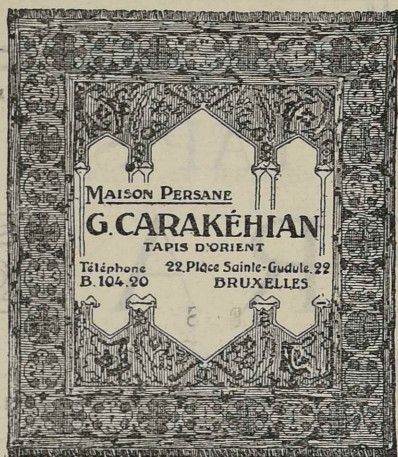
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE

FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.

TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).

CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).

: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS